

VIE DE SAINT EUTHYME

DÉDICACE À ABBA GEORGES

Au très honoré et vraiment vertueux père spirituel Abba Georges prêtre et higoumène qui, d'une manière agréable à Dieu, mène la vie solitaire au lieu près de Scythopolis nommé Béella, Cyrille, salut dans le Seigneur.

Que la foi me serve de guide dans cet ouvrage sur Euthyme le bien nommé, la foi «substance des choses qu'on espère» (Heb 2,1), grâce à laquelle nous avons été justifiés et «dans laquelle nous sommes établis et nous glorifions dans l'espérance de la gloire divine. Car sans la foi, impossible de plaire à Dieu» (Rom 5,2), puisque, comme dit l'Écriture, «celui qui s'approche de Dieu doit croire que Dieu existe, et qu'il donne rétribution à ceux qui le cherchent» (Heb 2,6). De fait, qui, sans la foi, entreprend de parler ou d'écouter use vainement ses forces, incapable de se procurer aucun fruit; celui en revanche qui possède la foi toute-puissante, tout ce qu'il



veut, il le peut, surtout s'il la garde à l'abri du doute et ne succombe pas à l'incrédulité, mais est sans cesse renouvelé et fortifié dans la foi, sans tomber dans le doute ou l'hésitation. «Car celui qui doute ressemble à une vague marine que le vent pousse et balance de-ci de-là» (Jac 1,6) et la suite.

Pour moi, c'est la foi sans ombre de doute que je pose comme principe, racine et fondement de ce discours sur le pieux Euthyme, dans le désir que mes futurs lecteurs s'arment de cette foi et ne refusent leur créance à aucun de mes dires, mais disposent leurs esprits, grâce à la foi, à y accorder leur crédit. Toi aussi dès lors, très honoré père, soutenu par la force du saint Esprit, tiens-toi ferme dans la stabilité de la foi. Car, en ce qui me concerne, c'est en m'appuyant sur elle que j'ai commencé ce travail et qu'à l'envi de la travailleuse abeille qui, d'une multitude de fleurs, rassemble les éléments utiles à la confection du miel, muni de zèle et de prière j'ai recueilli de la bouche de saints hommes véridiques, les plus anciens de ce désert, ce qui a disparu avec la fuite du temps, colligeant ces faits passés et les rassemblant dans mes courses incessantes ici et là, les retirant pour ainsi dire des abîmes du temps et de l'oubli, fermement convaincu que je recevrais mon salaire du Dieu compensateur, pour

avoir rappelé au souvenir, par la mention que j'en fais, les événements dignes de mémoire et offert un précieux modèle aux lecteurs de ce laborieux ouvrage. Car, même si je ne célèbre pas autant qu'il en est digne le vénérable père dont je fais l'éloge, du moins ai-je cru plus convenable de rester, dans ma bonne volonté, en deçà de son mérite que d'abandonner, par mauvais vouloir, toute la tâche et de désobéir à votre Paternité; en même temps j'ai peur aussi de l'accusation tout à fait terrible dont fut l'objet le mauvais serviteur timide qui cacha en terre son talent (Mt 25,25 s.).

Et c'est ainsi que j'ai osé, dans mon style sans art et qui ne sait rien de la culture profane, mettre la main au présent écrit, avec la collaboration de Dieu qui me fournit mon langage, par l'intercession du pieux Euthyme qui m'a offert le sujet même de ce discours.

I. PROLOGUE

Le Fils unique et Verbe de Dieu, qui en commun avec son Père règne éternellement et qui Lui est consubstantiel, dans son indicible amour des hommes, avec le consentement du Père et par le vouloir du saint Esprit, a daigné, pour notre salut, se faire chair et homme du sein de l'immaculée Marie, mère de Dieu, et naître d'elle, non pas uniquement Dieu ou simplement homme, mais incarné plutôt comme Dieu qui s'est hypostatiquement uni à soi la nature humaine, sans s'être prêté à un mélange, ni avoir subi de changement ou quelque altération dans sa nature; non, c'est en demeurant ce qu'il était qu'il est devenu ce qu'il n'était pas, tandis que, de toute évidence, a été maintenue saine et sauve la différence des natures convergentes et que, par une union indivisible, ces natures se sont rassemblées dans une seule et même personne, une seule et même hypostase. D'où vient que le Christ, le Fils du Dieu vivant, subsiste comme un et le même dans la dualité de ses natures, reconnu comme indivisible sans que les natures soient confondues. Dès lors, il n'a pas dédaigné, Dieu impassible, de devenir homme passible; lui qui subsiste immortel, il a supporté de se soumettre aux lois de la mort, afin que, par une telle miséricordieuse condescendance à notre égard et par cet anéantissement volontaire, il nous accordât de remonter vers Lui. Dès lors aussi, au moment d'envoyer ses disciples pour le salut de notre race, il leur dit : «Allez et enseignez tous les peuples, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du saint Esprit» (Mt 28,19). Ceux-ci à leur tour, après avoir reçu ce commandement, parcourant la terre entière, ont prêché de parole et d'acte la révérence envers Dieu, enseignant par la parole, confirmant leur enseignement par leurs actes et leur manière de vivre, passant par toutes les traverses possibles poursuivis, persécutés, mis à nu, privés du nécessaire même, ils poussèrent enfin le courage jusqu'à affronter la mort, se montrant en toutes choses vertueux imitateurs du Maître. C'est de là que la connaissance de Dieu s'est mise à luire sur le monde; de là que la nature humaine a reçu l'illumination et qu'elle a été délivrée de la tyrannie du diable de là qu'aux hommes désespérés est apparue la grâce salvatrice, qui de façon multiple et diverse répand ses bienfaits sur tous; de là que d'entre tous les peuples ont surgi les troupes des saints martyrs; et c'est pour avoir voulu égaler les combats de ces martyrs qu'une multitude, après la persécution, a brillé dans la vie monastique à la manière de flambeaux. Ces héros ont fait de leur vie l'empreinte de la vertu des apôtres et ce mot de l'Écriture leur convient : «Ils allaient çà et là vêtus de mélotes, de peaux de chèvres, réduits à la misère, persécutés, victimes de mauvais traitements, errants dans les déserts et sur les monts, dans les cavernes et les crevasses de la terre» (Heb 2,37 s.).

Lui aussi, notre vénérable père Euthyme a partagé cette existence irréprochable consacré à Dieu dès le premier âge, saisi d'émulation pour le genre de vie des saints, il devint délectable aux yeux de Dieu, objet d'approbation aux yeux des hommes. C'est de ce saint Père que tu m'as ordonné, honoré père Georges, de décrire la conduite tant qu'il vécut dans la chair, et sans retard aucun j'obéis à ton ordre car tu m'ordonnes choses plaisantes, utiles à l'âme, dignes de ta Sainteté. Il est vraiment juste, en effet, de dépeindre en paroles ce qui a disparu avec la fuite du temps et qui

n'est connu que d'un petit nombre, de ne pas le laisser s'évanouir dans les abîmes de l'oubli, mais de présenter à ceux qui voudront plus tard veiller à leur salut une image et un modèle d'une commune utilité.

Voici donc que désormais, après avoir invoqué le Fils et Verbe de Dieu, et l'avoir mis en tête du présent ouvrage, je commence le récit de la vie d'Euthyme.

II. PATRIE. VISION DES PARENTS. NAISSANCE D'EUTHYME

Le citoyen du ciel Euthyme naquit de parents nommés Paul et Dionysia, qui n'étaient pas sans illustration, mais au contraire de très haut lignage, et ornés de toutes les vertus agréables à Dieu; leur patrie était Mélitène, où ils habitaient, l'illustre métropole d'Arménie. Or la bienheureuse Dionysia, après plusieurs années de vie commune avec son mari, était stérile et n'enfantait pas. Aussi les parents, dans un profond découragement, passaient-ils de longues heures à prier Dieu instamment qu'il leur fût donné un enfant. Étant donc allés à la chapelle, voisine de la ville, du glorieux et victorieux martyr Polyeucte, ils y persévérèrent plusieurs jours dans la prière, comme l'a rapporté le récit des Anciens qui me fut transmis, et une nuit, tandis qu'ils priaient seuls, une vision leur apparaît qui leur dit : «Courage, courage, voici que Dieu vous a accordé un enfant dont le nom sera pris à *l'euthymie* (bon courage), parce que, à l'occasion de sa naissance, Celui qui vous l'accorde donnera *euthymie* à ses églises.» Après avoir noté l'heure de la vision, ils s'en retournèrent dans leur maison, et, ayant reconnu d'après le temps de la grossesse que les paroles de la vision s'étaient réalisées, dès le moment de sa naissance ils nommèrent l'enfant Euthyme et promirent de l'offrir à Dieu. Or il naquit, comme nous l'avons reçu en tradition, au mois d'août du quatrième consulat de Gratien (377). Que la vision eût été véridique, mes lecteurs vont s'en rendre compte. De fait, alors que près de quarante ans les saintes églises avaient été dans *l'athymie* (découragement), que les défenseurs de la foi orthodoxe avaient été chassés, que les Ariens dominaient depuis le temps de Constance et que la persécution avait opprimé les fidèles aux jours du tyran Julien et de Valens qui régna ensuite en Orient, dès que fut né Euthyme le bien nommé, toutes les misères des saintes églises se changèrent en *euthymie*.

Car le cinquième mois du sixième consulat de Valens ne s'était pas encore achevé (mai 378) que cet ennemi de Dieu se dresse, entre en campagne contre les Barbares, qui ravageaient la Thrace, et peu de temps après, écrasé au combat, il paya enfin par un châtement digne de sa guerre contre Dieu : dans un village près d'Hadrianopolis de Thrace, tandis que, vaincu, il fuyait, les Barbares accourus le brûlèrent avec le village où il se trouvait (9 août 378), avant même qu'eût pris fin la première année depuis la naissance d'Euthyme.

III. BAPTÊME ET LECTORAT

Quand il fut entré dans sa troisième année (379), Paul, son père, mourut. La bienheureuse Dionysia avait un frère très instruit du nom d'Eudoxe, qui habitait à Mélitène même la maison de l'évêque et faisait fonction auprès de lui d'avocat assesseur. Dionysia le prit pour conseiller et, par son entremise, amena l'enfant au vénérable Otréios qui pour le moment gouvernait la très sainte église de Mélitène et qui s'illustra au saint Concile de Constantinople (Const. I,381) : ainsi accomplit-elle sa promesse, ayant offert l'enfant à Dieu comme une hostie agréable, de même que la célèbre Anna avait offert Samuel. Le vénérable et très saint évêque Otréios, après avoir considéré l'enfant et entendu de l'avocat Eudoxe le récit de la vision apparue aux parents, ayant appris en outre que, dès avant sa naissance, sa mère, sans craindre l'avenir, l'avait promis à Dieu, et que la grossesse elle-même avait été le fruit d'un vœu, pris d'admiration déclara : «En vérité l'Esprit de Dieu s'est reposé sur ce petit.» Ayant donc accueilli l'enfant, il le baptisa et, l'ayant tonsuré, le fit lecteur de son église; puis, l'ayant reçu dans sa maison épiscopale et pour ainsi dire adopté, il se mit à l'élever; quant à la bienheureuse Dionysia, comme il la voyait attachée à Dieu et

aux choses divines, il l'ordonna diaconesse de la très sainte Église. A peine donc Euthyme fut-il entré dans la liste des gens d'église que le grand Théodose reçut le sceptre de l'Empire romain (Th. auguste : 19 janv. 379) : du même coup, Dieu fit don à l'État et à ses saintes églises d'un présent divin rempli de toute *euthymie*, et il arriva alors que la réalité s'accorda très exactement avec le nom. Il fallait en effet que s'accomplît la vision qui était apparue à son sujet à ses parents.

IV. ÉDUCATION D'EUTHYME

Quelque temps s'étant écoulé, comme l'évêque avait constaté que l'enfant avait dépassé déjà l'âge puéril et devait être désormais occupé à l'étude, il le livre aux maîtres en saintes lettres. Or il y avait alors parmi les lecteurs deux jeunes gens recommandables pour leur noblesse et leur modestie, excellant en toute prudence, qui, en plus de la Sainte Écriture, s'étaient soigneusement exercés aussi dans la culture profane. Ils se nommaient Acace et Synodios. Après une longue suite de labeurs ascétiques, ils reçurent, l'un après l'autre, la dignité suprême de métropolitains de la très sainte église de Mélitène, chacun d'eux tenant une conduite qui s'accordait avec l'épiscopat les Méliténiens racontent à leur sujet bien des faits merveilleux, vraiment dignes de leur rang sacré. Ces jeunes gens reçurent Euthyme des mains de l'évêque et le formèrent à la piété la plus haute. Euthyme donc, en peu de temps, surpassa un grand nombre des garçons de son âge par l'amour de Dieu et le zèle de l'étude qu'il y avait en son âme. Il y montrait plus d'ardeur qu'on ne fait à son âge, en sorte qu'Acace admirait les illuminations de son esprit. C'est ainsi donc que, pour les premiers temps de sa vie, cet adolescent consacré est, dans la maison épiscopale, élevé et modelé de cet excellent et très pur modelage que, selon le mot de Grégoire le Théologien, le divin David nomme justement «modelage diurne», par opposition au «modelage nocturne». Comme il apprenait à fond les Saintes Écritures, il brûlait de rivaliser avec les divins héros de vertu contenus dans la Bible, et s'affligeait quand les propos de camarades paresseux le privaient ou le détournaient de la parole divine. A l'imitation des moeurs de son maître Acace, il ne faisait pas le moindre cas d'une table somptueuse, il n'aspirait point à la vaine gloire, et jamais sa bouche n'était fatiguée de la louange de Dieu, mais c'est d'un coeur non distrait et d'un esprit sans vaine agitation qu'il récitait aux temps fixés l'office divin imposé par la règle ecclésiastique, avec crainte et componction, considérant qu'il faut rendre culte à Dieu dans la crainte et le tremblement, et non pas faire de l'église une scène de théâtre remplie de rires et de bavardages, mais y entrer avec révérence dans la pensée qu'on doit par la prière y rencontrer Dieu notre Roi. Quant aux intervalles entre l'office, il s'y occupait jour et nuit à la maison à prier, psalmodier, lire la Sainte Écriture, sachant que «celui qui s'exerce jour et nuit dans la Loi sera comme l'arbre planté près du cours d'un ruisseau, qui donnera son fruit en son temps» (Ps 1,2). Il donnait donc à Dieu le fruit approprié à chaque occasion dans une occasion de colère, il apportait en fruit à Dieu charité fraternelle et patience; au temps de la gourmandise, son fruit était la tempérance; quand l'attaquaient les tentations de quelque volupté charnelle, c'est à son tour la continence qui florissait en lui. Il prenait pour compagnons et amis non pas les plus indisciplinés, mais ceux qui montraient le plus de réserve : aussi bien est-ce à ceux-là que, si l'on s'attache à la piété, il est plus profitable de s'unir. Et ainsi, menant chaque jour ses combats d'athlète, il pratiqua en perfection la vertu : abstinence eu égard à la langue et aux plaisirs du ventre, complète pauvreté, véritable humilité, sanctification du corps. De fait, extrêmement soucieux de la vertu de continence, il garda non éteinte la lampe de sa virginité, tout en la munissant de l'huile de la miséricorde et de la compassion à l'égard du prochain.

V. EUTHYME PRÊTRE ET PRÉFET DES MOINES

Après s'être ainsi exercé longtemps, Euthyme parvint à la cime des vertus. Or la divine Providence, qui l'avait ainsi rendu sage et par les multiples étapes

intermédiaires l'avait fait connaître et rendu célèbre, l'avait dès le principe désigné. Quand donc il eut été élevé et éduqué comme on l'a dit et qu'il eut passé par toute la suite des degrés de la cléricature, il est ordonné malgré lui prêtre de la très sainte église de Mélitène par l'évêque de ce temps-là et se voit confier le soin et la préfecture des monastères voisins de la cité. S'il reçut en mains la charge de ce soin, c'est parce que dès l'enfance il aimait les moines, qu'il brûlait pour la vie solitaire dans le monastère de saint Polyeucte et qu'il passait la plupart de son temps dans le monastère des Trente-trois saints Martyrs; en outre, durant les jours du saint carême, il se retirait sur une montagne alors déserte, mais qui a reçu maintenant les édifices d'un monastère admirable près de la ville, dénommé par les gens du voisinage monastère de l'Ascension. IL embrassait ce désert depuis le jour des saintes Théophanies jusqu'à la fête de Pâques, imitant l'ascèse d'Elie et de Jean. Voilà pourquoi, comme on l'a dit, il fut chargé du soin et de l'institution des moines. Toutefois. dans le sentiment que ce soin mettait obstacle à la vertu, ennemi de la gloire, l'ami de Dieu Euthyme sortit de la ville et s'enfuit vers Jérusalem, désireux d'habiter le désert qui en est proche.

VI. SÉJOUR À PHARAN

Notre vénérable père Euthyme, guidé par l'Esprit saint, arriva à Jérusalem la vingt-neuvième année de son âge (août 405 /août 406) et, après avoir adoré la sainte Croix, la Sainte Anastasis et les autres saints lieux, lorsqu'il eut visité les pères théophores du désert et appris à connaître la vertu et le genre de vie de chacun d'eux, ayant mis un sceau sur son âme il s'en vint à la laire de Pharan distante de six milles de la ville sainte, et, amante de la solitude, demeura dans une cellule d'anachorète hors de la laire sans posséder absolument rien des biens de ce monde. Cependant il apprit à fabriquer des cordes pour n'être à charge à personne, mais au contraire donner part du fruit de son labeur aux gens dans le besoin. Comme il s'était libéré de tout soin terrestre, il n'eut plus que ce seul souci comment plaire à Dieu par les prières et par les jeûnes. Mais c'est aussi à toute sorte de vertu qu'il donnait son attention et, tel un excellent laboureur, il coupait à la racine l'épine des passions, se purifiant des mauvaises pensées et «de tout sentiment d'élévation contraire à la connaissance de Dieu» (2 Co 10,5), accomplissant la parole du prophète : «Défrichez-vous un champ nouveau et ne semez pas dans les épines» (Jer 4,3).

VII. LIAISON AVEC THÉOCTISTE

Il avait pour voisin un homme inspiré de Dieu nommé Théoctiste, et, s'étant pris d'affection pour lui, s'unit si fort à lui en dilection spirituelle qu'ils n'avaient l'un et l'autre qu'une même pensée, une même façon de vivre, et montraient pour ainsi dire une seule âme en deux corps. S'étant donc avertis l'un l'autre du dessein qu'ils avaient selon Dieu, ils se rendaient chaque année après l'octave des saintes Théophanies au désert de Koutilâ, séparés de tout commerce avec les hommes, désireux de converser avec Dieu dans la solitude par la prière. Ils demeuraient là jusqu'à la fête des Palmes et, ne cessant d'opprimer le corps et de le réduire en esclavage, ils donnaient à l'âme sa nourriture spirituelle. Le vénérable Euthyme l'emportait par la simplicité du caractère, la douceur des moeurs, l'humilité du coeur. Dès lors il avait reçu aussi la grâce du saint Esprit selon ce que dit la parole divine : «Sur qui porterai-je mon regard, sinon sur celui qui est doux, calme, et qui tremble devant mes ordres ?» (Is 66,2). De là vient que sa franchise de langage envers Dieu croissait de jour en jour.

VIII. ARRIVÉE AU RAVIN ET FONDATION DU MONASTÈRE

Après avoir passé cinq années à Pharan, comme il s'était rendu avec le bienheureux Théoctiste, au temps où ils en avaient l'habitude, vers le Koutilâ et qu'ils

traversaient le désert, ils arrivèrent à un ravin effrayant, extrêmement profond et d'accès difficile. Lorsqu'ils eurent examiné l'endroit et fait le tour des escarpements qui le surplombaient, guidés en quelque sorte par Dieu ils aperçurent (Carême 411) une caverne spacieuse et d'aspect admirable sur le flanc nord du ravin. Non sans péril, grimpant le mur à pic, ils parvinrent avec peine à monter jusqu'à la caverne remplis de joie comme si cette grotte leur avait été préparée par Dieu, ils en firent leur demeure, ne se nourrissant que des plantes qu'ils rencontraient. Cette caverne avait été d'abord l'ancre de bêtes sauvages, mais, civilisée par les hymnes divins et les prières continuelles de ces saints hommes, elle reçut le caractère sanctifiant d'une église de Dieu.

Lors donc que Dieu eut jugé bon de les faire connaître, il fit par ses industries que des bergers du Lazarion amenèrent leurs troupeaux près de ce ravin. Les pères leur étant apparus en haut dans la caverne les remplirent de frayeur, si bien que, dans leur crainte, ils prirent la fuite. Les pères s'aperçurent de la peur qu'ils avaient et, d'une voix douce et amicale, les appelèrent à eux par ces mots : «Soyez sans crainte, frères. Nous ne sommes que des hommes comme vous, mais à cause de nos péchés nous habitons cette caverne.» Les chevriers alors s'enhardirent et, étant montés jusqu'à eux dans la caverne, comme ils ne trouvaient chez eux aucune possession de ce monde, ils s'en revinrent tout étonnés à leur troupeau et rapportèrent la chose à leurs proches. De ce moment les gens du Lazarion se mirent à les servir; davantage les pères de Pharan qui les avaient cherchés, ayant appris où ils étaient, vinrent fréquemment les visiter. Tout d'abord donc, c'est deux frères nommés Marinos et Luc qui firent leur renoncement auprès d'eux : formés à la vie monastique par le vénérable Euthyme, après être devenus bons lutteurs dans les combats de l'ascèse, quelques années plus tard ils brillèrent dans les lieux avoisinant le village de Métôpa et y fondèrent des monastères. C'est eux qui conduisirent à la perfection monastique Abba Théodosios qui fut grand coenobiarque de ce désert et archimandrite des coenobia. Cependant, comme, en peu de temps, la renommée d'Euthyme s'était répandue aux alentours, beaucoup venaient à lui et, obéissant à la parole divine, désiraient vivre près de lui. Mais, détestant la gloire, l'ami de Dieu Euthyme tendait à obtenir la première béatitude (Mt 5,3) non moins que les autres, et, comme s'il ne tenait rang que d'étranger, il remettait chacun de ceux qui renonçaient le monde au bienheureux Théoctiste, après l'avoir supplié de toute manière de se charger du soin de ces novices. Théoctiste, qui ne savait désobéir, avait fini par accepter ce soin, mais il agissait en tout selon l'avis du vénérable Euthyme.

IX. ENSEIGNEMENTS D'EUTHYME

Au début donc, ils n'avaient pas l'intention de faire de ce lieu un coenobion, mais une laurie sur le modèle de Pharan. Cependant, lorsqu'ils eurent constaté que nul ne pouvait la nuit aller à l'église à cause, comme on l'a dit plus haut, de la difficulté d'accès du lieu, peu à peu ils en firent un coenobion, avec la caverne pour église.

Menant dans cette caverne même sa vie de solitude, le vénérable Euthyme y était un médecin des âmes, qui soignait et confortait chacun, et il n'y avait aucun des frères qui eût honte de lui confesser ses pensées. Lui, riche d'expérience, leur enseignait à résister à chacune des tentations mauvaises : «Frères, disait-il, ce pour quoi vous avez quitté le monde, tendez-y de tout votre effort et ne négligez pas votre salut. Car c'est à toute heure qu'il nous faut être vigilants et nous tenir éveillés : *Veillez et priez, dit l'Écriture, pour ne pas entrer en tentations* (Mt 26,41). Sachez ceci d'abord celui qui renonce au monde ne doit pas avoir de volonté propre, mais en premier lieu acquérir humilité et obéissance il doit persévérer, méditer sans cesse l'heure de la mort et le jour terrible du jugement, craindre la menace du feu éternel, aspirer à la gloire du royaume des cieux. Il disait encore : Outre la garde de leur intérieur, les moines, surtout les jeunes, doivent prendre corporellement de la peine, se rappelant le mot de l'Apôtre (I Th 2,9) : *Nuit et jour nous travaillons pour n'être à*

charge à personne et les mains que voici ont travaillé à mon service et au service de ceux qui sont avec moi (Ac 20,34). Il serait étrange, en effet, que, tandis que les gens du monde se donnent peine et fatigue pour, de leur travail, nourrir femme et enfants, offrir à Dieu des prémices, faire du bien autant qu'ils le peuvent, par là-dessus se voir aussi réclamer des impôts, nous ne subvenions même pas, nous, par le travail manuel, à nos nécessités corporelles, mais restions là paresseux et immobiles à jouir de la peine des autres, alors surtout que l'Apôtre commande que le paresseux ne doit pas non plus manger» (2 Th 3,10). Par ces enseignements notre père Euthyme éclairait la communauté. Il recommandait aussi de ne pas parler à l'église au temps de l'office canonial ni non plus au réfectoire durant le repas des frères. En outre il avait déplaisir quand il voyait un frère du coenobion, surtout un jeune, qui voulait dépasser en abstinence le reste de la communauté. Il disait en effet : L'abstinence valable, c'est de rester, à l'heure du repas, un peu au-dessous de ses besoins, de garder la pureté du coeur et de lutter en secret contre les passions cachées; quant aux armes du moine, c'est la méditation, le discernement des esprits, la tempérance, l'obéissance selon Dieu.» Ces enseignements et d'autres semblables donnaient aux frères lumière et zèle et ils portaient fruit d'une manière digne de leur vocation.

X. SUR TÉRÉBON

L'histoire de Térébon l'ancêtre, tous les anciens pères me l'ont racontée de la même façon, mais son petit-fils du même nom, le célèbre phylarque des Sarrasins de cette région, me l'a exposée d'une manière plus détaillée. Ce Térébon l'ancêtre donc, l'aïeul du jeune Térébon, alors qu'il était encore tout adolescent et impubère, avait été frappé par un démon en sorte que tout son côté droit s'était desséché depuis la tête jusqu'aux pieds : malgré de grandes dépenses, son père, nommé Aspébétos, n'avait pu apporter aucun remède au mal. Cet Aspébétos, qui était païen et sous la dépendance des Perses, devint l'allié des Romains dans les circonstances suivantes. Au début de la persécution alors en vigueur en Perse, vers la fin du règne d'Isdigerdès, roi de Perse (420), comme les mages voulaient capturer tous les chrétiens, ils apostèrent partout sur les routes les phylarques de leurs sujets sarrasins pour empêcher que nul des chrétiens de la Perse trouvât refuge chez les Romains. Or Aspébétos, alors phylarque, se rendant compte de la cruauté et de l'inhumanité des mages de la capitale, saisi de compassion, n'empêcha pas la fuite de certains des chrétiens, au contraire, dans un mouvement de pitié, il y prêtait plutôt même la main, bien que pratiquant par tradition de famille la religion des païens. Dénoncé donc au roi Isdigerdès, il vint se réfugier chez les Romains avec son fils demi-paralysé, je veux dire Térébon, et toute sa parenté et ses biens. Anatolios, alors *magister militum* pour l'Orient, les accueillit, les fit entrer dans l'alliance des Romains et confia à Aspébétos la phylarchie des Sarrasins alliés, en Arabie, de Rome. Lors donc qu'ils eurent planté leurs tentes en Arabie, le petit eut une vision qu'il rapporta à son père. Celui-ci, sans aucun retard, ayant pris avec lui l'enfant, une forte suite de barbares et un grand nombre de gardes du corps, se rendit, dans un mouvement de foi, au lieu indiqué par le songe, où habitaient les saints hommes Euthyme et Théoctiste. A la vue de cette masse de barbares, les frères furent saisis de frayeur. Mais le bienheureux Théoctiste, bien qu'il se fût rendu compte de la peur de ses disciples, descendit jusqu'aux barbares et leur dit : «Que cherchez-vous ?» Ils répondirent : «Nous cherchons Euthyme, le serviteur de Dieu.» Abba Théoctiste leur dit : «Jusqu'au samedi, il ne parle à personne. Il se tient en profond silence.» Cependant Aspébétos, ayant saisi la main du vénérable Théoctiste, lui montra son fils qui souffrait. Celui-ci, sur un signe de tête de son père, dit alors : «Voilà un an que j'ai été frappé de ce mal en Perse, j'ai passé par toute la science des médecins, toutes les vaines opérations des mages, et non seulement je n'y ai absolument rien gagné, mais cela n'a fait plutôt qu'accroître le mal. Or arrivé dans ce territoire, par une touche divine je me suis mis à réfléchir sur mon état, et une nuit, tourmenté par cette maladie je me suis dit à moi-même : Où est, Térébon, la vanité du monde et tout l'art des médecins ! Où sont les prestiges

illusoires de nos mages et la vertu de nos rites sacrés ? Où les invocations et les fabulations des astronomes et des astrologues ? Où les incantations et les sonnettes des sorciers . Vois, rien de cela n'a de force, si Dieu n'y donne son consentement. Or, dit-il, comme je faisais ces réflexions, je me suis mis à prier et, tout en larmes, je suppliai Dieu par ces mots : Dieu puissant et terrible, qui as créé le ciel et la terre avec tous leurs ornements, si tu prends pitié de mon infirmité, si tu me délivres de cette pénible maladie, je me fais chrétien, je renonce à toute iniquité et au culte païen. Dès que j'eus fait intérieurement cette promesse, je fus soudain plongé dans le sommeil et je vois un moine grisonnant à la longue barbe qui me dit : *De quoi souffres-tu ?* Quand je lui eus fait voir mon mal, il me dit : *Veux-tu accomplir tout ce que tu as promis à Dieu ? Alors il te guérira.* Je répondis : *Tout ce que j'ai promis à Dieu, je l'accomplirai, s'il me délivre de ce mal.* Il me dit : *Je suis Euhyme, j'habite le désert qui est à dix milles à l'est de Jérusalem, dans le ravin qui est au sud de la route de Jéricho. Si tu veux donc être guéri viens sans retard vers moi et Dieu te guérira par moi.* Je me lève, je raconte la chose à mon père, et voici : nous avons tout laissé de côté, nous sommes venus vers lui, et je vous supplie de ne pas me cacher le médecin que Dieu m'a fait voir.» A ces mots le bienheureux Théoctiste en référa au vénérable Euthyme qui se tenait en profond silence. Celui-ci considérant qu'il était coupable de s'opposer aux visions divines, descend vers les Sarrasins; et, après une prière instante, ayant marqué Térébon du signe de la croix, il le remit en bonne santé. Stupéfaits d'un changement si soudain et d'un miracle si extraordinaire, les barbares crurent dans le Christ, et, s'étant tous jetés à terre, ils suppliaient de recevoir le baptême dans le Christ. Le thaumaturge Euthyme comprit que leur foi dans le Christ venait du fond de l'âme; il ordonna qu'on creusât dans un coin de la caverne un petit baptistère, celui qui est conservé jusqu'à ce jour, et, après les avoir instruits, il les baptisa tous au nom du Père, du Fils et du saint Esprit. D'Aspébétos il changea le nom en celui de Pierre : c'est lui qu'il baptisa en premier, et après lui un certain Maris, son beau-frère, tous deux excellent en prudence et abondamment pourvus du brillant de la richesse; puis il baptisa pareillement Térébon et les autres. Il les garda quarante jours auprès de lui, et, après les avoir illuminés de la parole divine et confirmés dans la foi, il les congédia non plus Agarniens et Ismaélites, mais devenus descendants de Sara et héritiers de la Promesse, transférés par le baptême de l'esclavage à la liberté. Cependant Maris, l'oncle de Térébon, ne quitta plus le monastère, mais, ayant fait renoncement, il demeura là tout le temps de sa vie, plut grandement à Dieu, et remit tous ses biens, qui étaient considérables, pour la construction et l'élargissement du monastère. Le bruit de ce miracle s'étant donc répandu partout, beaucoup venaient en foule au vénérable Euthyme, accablés de maladies diverses; il les guérissait tous. Et ainsi, en peu de temps, il devint illustre en cette contrée, si bien qu'on propageait son nom dans toute la Palestine et dans les éparchies environnantes.

XI. ARRIVÉE AU MONT MARCIA

Cependant notre père Euthyme, voyant que beaucoup l'importunaient pour cause de guérison, se rappelait l'ancienne vie de silence à laquelle se tenait attaché quand il s'exerçait solitaire à l'ascèse; grand était son déplaisir et son chagrin d'être ainsi importuné et glorifié par une multitude; tombé dans un profond découragement (*athymia*), lui qui portait le nom de l'*euthymie*, il cherchait en secret à faire retraite et à se réfugier au Rouba. L'ayant appris, le bienheureux Théoctiste rassembla les frères et les invita à se jeter aux pieds du père pour qu'ils ne fussent pas abandonnés par lui. Désireux de les apaiser, il leur promit donc de ne pas se retirer pour l'instant mais, quelques jours ayant passé, emmenant avec lui un frère plus jeune nommé Domitien, Méliténien de naissance, vertueux par ses moeurs, il sortit du monastère et descendit au Rouba. Avant fait route vers le désert du Sud le long de la mer Morte, il arriva à une montagne élevée, séparée des autres, nommée mont de Marda; il y trouva un puits d'eau qui s'était effondré, le restaura et demeura là, se nourrissant des plantes qu'il rencontrait et du malôas. Il édifia pour la première fois en ce lieu une église, celle

qui est conservée jusqu'à ce jour, et il bâtit un autel puis il quitta le lieu et s'en alla au désert de Ziphôn, car il voulait voir les cavernes où David s'était réfugié loin de la face de Saul.

XII. SUR LE MONASTÈRE DE KAPARBARICHA ET SUR LES ZIPHÉENS

Dans ces lieux-là, un monastère fut fondé par lui. Voici la cause qu'on rapporte pour la fondation de ce monastère. Le fils d'un prôtokomète du village d'Aristoboulias, qui avait un mauvais démon, ne cessait d'invoquer nommément dans ses cris saint Euthyme. Le père de l'enfant, ayant entendu dire qu'Euthyme se trouvait dans la région mitoyenne entre son village et Kaparbaricha, se mit à sa recherche et se rendit auprès de lui. Or à peine le jeune homme eut-il vu le saint, que, pris de secousses déchirantes, il fut guéri, le démon étant sorti de lui. Comme le bruit de ce miracle s'était répandu, les gens d'Aristoboulias et des villages à l'entour vinrent au saint et lui bâtirent un monastère, et quelques frères se rassemblèrent pour demeurer auprès de lui, Dieu pourvoyant aux besoins de leurs corps. Bien plus, quelques-uns des Ziphéens qui avaient d'abord accueilli la doctrine hérétique nommée d'après la *mania* (folie : manichéisme) se détachèrent, grâce à ses enseignements inspirés, de cette hérésie impure, et, ayant maudit Manès qui en fut le père, ils furent instruits dans la foi catholique et apostolique et reçurent le baptême.

XIII. POUVOIR MIRACULEUX CONTRE LES BÊTES FÉROCES

Outre les autres grâces que possédait ce divin Euthyme, il avait reçu aussi de Dieu celle de ne subir nul dommage des bêtes carnivores et venimeuses avec lesquelles il vivait quotidiennement. Cela, qu'on ne vienne pas le mettre en doute si l'on est initié à la Sainte Écriture, sachant fort bien que, quand Dieu habite en un homme et s'y repose, tous les êtres lui sont soumis comme ils l'étaient à Adam avant qu'il n'eût transgressé le commandement de Dieu. Non seulement les bêtes, mais les éléments mêmes obéissent à un tel homme; témoins me sont, pour ce que je dis là, ceux qui ont traversé la mer Rouge, mis un frein aux flots du Jourdain, arrêté le soleil, chagé le feu en rosée, accompli mille autres prodiges. Dieu donc qui a réalisé de tels miracles est le même aussiqui a soumis au théophore Euthyme non seulement les bêtes visibles, mais les invisibles, je veux dire les esprits du mal. Car c'est une telle puissance qu'ont les grâces données par Dieu.

XIV. ARRIVÉE AU LIEU DU MONASTÈRE

Comme il constatait cependant que de nouveau beaucoup l'importunaient, car l'endroit était proche des villages, notre père Euthyme dit à son disciple Domitien : «Allons, mon fils, allons voir le pieux Théoctiste et les frères.» Et, étant sorti du monastère de Kaparbaricha, il se rendit au saint lieu où, Dieu aidant, est maintenant établi son saint monastère, à trois milles environ du trois fois bienheureux Théoctiste. Cet endroit lui plut extrêmement parce qu'il est plutôt uni et en même temps tranquille et bien aéré, d'autant surtout qu'il était alors désert et que nul n'y passait avant que n'y eussent été fondés dans le désert au sud un si grand nombre de monastères : maintenant c'est un lieu de passage, puisque tout le désert a été colonisé par les semences d'Euthyme. Il se fixa donc en ce lieu dans une profonde solitude avec son disciple à l'intérieur d'une petite grotte, où se trouve aujourd'hui la tombe de son saint corps. Lors donc que le bienheureux Théoctiste eut appris l'arrivée du vénérable Euthyme, il vint en hâte l'embrasser, le suppliant de revenir à son monastère. Mais Euthyme refusa, tant il aimait la solitude de son nouveau séjour, sauf que, le dimanche, ils accomplissaient ensemble la synaxe.

XV. SUR LE CAMP DES TENTES ET SUR LES SARRASINS

A la nouvelle que le vénérable Euthyme était, après quelque temps, revenu, Aspébétos, dit aussi Pierre, vient à lui avec une foule de Sarrasins, hommes, femmes et enfants et le supplie de leur dire quelque parole de salut. Le saint vieillard les instruisit tous, puis il les accueillit au monastère d'en bas, les baptisa et demeura toute la semaine avec eux; après quoi, il remonta, les gardant avec lui, à sa propre grotte. Or Pierre, ayant amené des maçons, construisit là une grande citerne à deux bouches, celle qui est conservée jusqu'aujourd'hui dans le jardin, il bâtit auprès une boulangerie, et, pour le saint vieillard, il édifia trois cellules et un oratoire ou église au milieu des cellules. De plus, ces anciens loups de l'Arabie, devenus membres ensuite du troupeau spirituel du Christ, supplièrent le saint de les laisser demeurer auprès de lui. L'amant du désert Euthyrne ne le permit pas à cause de la gêne qu'il en aurait eue, car il chérissait fort la solitude. Mais il les conduisit à un lieu approprié et dit : «Si vous tenez absolument à vivre près de moi, restez ici. Ce lieu est mitoyen entre les deux monastères. Puis il traça pour eux sur le sol le plan d'une église avec des tentes tout autour, et il leur enjoignit de bâtir l'église et de demeurer là. Il les visitait souvent jusqu'à ce qu'il eût établi chez eux un prêtre et des diacres. Ceux qui avaient été baptisés antérieurement vinrent aussi et habitèrent là, puis, peu à peu, il en vint d'autres qui furent baptisés par lui. Et ainsi, comme ils s'étaient beaucoup augmentés et élargis en de nombreux camps de tentes, notre vénérable père Euthyme écrivit au patriarche de Jérusalem Juvénal lui demandant d'ordonner pour eux un évêque. Le patriarche le promit, et Euthyme lui envoya Pierre, père de Térébon, comme étant le plus capable de guider les âmes vers le salut. Et ainsi, pour la première fois en Palestine, Pierre est ordonné évêque du Camp des Tentes. On pouvait voir une multitude de barbares sarrasins qui venaient au vénérable Euthyme, étaient baptisés par lui et apprenaient à adorer le Dieu qui règne sur tout. Mais en voilà assez sur les Sarrasins.

XVI. FONDATION DE LA LAURE

Le vénérable Euthyme n'avait pas voulu faire lui-même de son ermitage un coenobion, ni non plus une laure. Quand des gens venaient à lui dans le désir de faire leur renoncement, il les renvoyait au monastère du bas au bienheureux Théoctiste, de même que ceux qui voulaient lui faire quelque offrande. Mais quand Dieu eut jugé bon qu'il y eût une fondation au lieu qu'il habitait, il lui dépêcha tout d'abord trois frères consanguins, issus de la Cappadoce mais élevés en Syrie, excellant en toute prudence spirituelle, Cosmas, Chrysippe et Gabriélius. Ils lui demandèrent de vivre auprès de lui, mais il refusa. Triple était l'empêchement : son amour de la solitude, leur jeune âge, le fait que Gabriélius était eunuque de naissance. Cependant, cette nuit-là, il voit quelqu'un qui lui dit : «Reçois ces frères, Dieu les a envoyés, et ne repousse plus celui qui veut être sauvé.» Alors le saint les accueillit et dit à Cosmas leur aîné : «Eh bien, quant à moi, j'agis comme Dieu me l'a commandé. Veille donc à ne pas laisser ton plus jeune frère sortir de sa cellule : il ne convient pas que vive dans la laure un être au visage féminin, à cause des attaques de l'Ennemi. Pour toi, je pense que tu ne t'attarderas pas ici, car tu dois, après quelque temps, gouverner l'église de Scthopolis. Après eux, il reçut un certain Domnus, issu d'Antioche, neveu de Jean, archevêque d'Antioche. En ces jours-là, il reçut aussi trois autres frères de Mélitène, cousins de ce Synodios qui, avec Acace, avait élevé le vénérable Euthyme, Étienne, André et Gaïanos. Puis il reçut de même trois autres frères de Rhaitou, Jean, prêtre, Thaiassios et Anatolios, et il accueillit aussi un certain Kyriôn issu de Tibériade, qui était prêtre de l'auguste chapelle du saint martyr Basiléios à Scythopolis. Une fois accueillis ces onze, il confia à l'évêque Pierre le soin de leur bâtir de petites cellules et de pourvoir l'église de tout son mobilier, et ainsi il fit du lieu une laure sur le modèle de Pharan. S'étant alors rendu à la laure accompagné de saint Passarion, alors chorévêque et archimandrite des moines, et d'Hésychios l'illuminé, prêtre et didascale de l'église, l'archevêque Juvénal consacre l'église de la laure le 7 mai de l'onzième indiction (1^{er} sept. 427/31 août 428) en la cinquante-deuxième année de la vie vénérable Euthyme

(août 428/ août 429 : donc 7 mai 428 ou 429). La laure une fois consacrée avec pour prêtres Jean et Kyrion, l'archevêque ordonne diacres Domitien et Domnus, et le vénérable Euthyme exulta en esprit, surtout d'avoir contemplé, dans la suite du patriarche, ce véritable Abraham, Passarion, et Hésychios le théologue, qui étaient d'illustres flambeaux rayonnant sur toute la terre. Cependant sept mois ne s'étaient pas encore achevés que saint Passarion mourut.

XVII. MULTIPLICATION DES PAINS

Quand notre père Euthyme eut commencé d'organiser en laure son ermitage, alors que les douze frères avec lui étaient extrêmement réduits dans leurs ressources, Domitien ayant été nommé par lui économe pour la première année, il arriva qu'une foule d'Arméniens au nombre d'environ quatre cents, descendant de la ville sainte au Jourdain, dévièrent de leur route sur la droite et arrivèrent à la laure comme si la chose avait été convenue, sous la conduite, je pense, de la Providence, pour qu'éclatât la vertu et la grâce dont Dieu le favorisait. A leur vue, le vieillard appelle Domitien et lui dit : «Prépare à ces gens de quoi manger.» L'autre répond : «Honoré père, le cellier n'a pas de quoi rassasier dix personnes. Comment puis-je donner du pain à une si grande foule ? Le divin Euthyme, rempli d'une grâce prophétique, lui dit : «Va comme je t'ai dit, car voici ce que déclare l'Esprit saint (4 Rois 4,44) : *ils mangeront et laisseront des restes.*» Étant donc allé à la petite chambre que certains nomment cellier aux pains, où se trouvaient quelque peu de pains, Domitien ne put en ouvrir la porte car la bénédiction divine avait rempli la chambre jusqu'en haut. Il appela donc quelques gens, arracha la porte, et les pains se répandirent hors de la chambre. Il y eut la même bénédiction sur le vin et sur l'huile. Tous mangèrent et furent rassasiés, et de trois mois on ne put fermer la porte de la chambre. Car de même que Dieu, par la voix du prophète (4 Rois 7,14), accorda que le vase de froment et la fiole d'huile se renouvelassent pour la veuve hospitalière, de même aussi gratifia-t-il le zèle hospitalier de ce saint vieillard d'une provision toujours égale de dons bénis. Saisi d'admiration, Domitien se jeta aux pieds du maître, le suppliant de lui pardonner, car il n'avait péché que par faiblesse humaine. Le vieillard le releva et lui dit : «Mon fils, celui qui sème en bénédiction moissonnera aussi en bénédiction (II Co 9, 6). Ne négligeons donc pas l'hospitalité. Car c'est par elle, dit l'Apôtre (He 13,2), que certains à leur insu ont donné hospitalité à des anges. Sois bien assuré, en outre, que si vous et vos successeurs vous accueillez avec foi et traitez dignement tous les étrangers et frères qui vous visiteront, le Seigneur ne laissera pas ce lieu dans le manque, depuis ce jour jusqu'à la fin des siècles. Car c'est par un tel sacrifice qu'on se rend agréable à Dieu.»

XVIII. SUR AUXENCE

A partir du miracle susdit, la laure commença d'être bénie eu égard à ses recettes et dépenses, et sous de multiples formes. Comme, Dieu aidant, les frères croissaient en nombre et qu'ils étaient montés au chiffre de cinquante, des cellules ayant été bâties pour eux et la liturgie s'accomplissant régulièrement dans l'église, l'économe était obligé de se procurer aussi les ressources nécessaires : il acquit en outre des mulets pour le service des pères. Or il y avait dans la laure un homme de la province d'Asie, nommé Auxence. L'économe lui demanda de prendre la charge de muletier, car il passait pour très pratique et fait pour cet office, mais il ne voulait pas accepter. Sur son refus, l'économe s'arrange donc pour que les prêtres Jean et Kyrion engagent Auxence à accepter la charge, mais, malgré leur invite même, il ne se laissa pas persuader. Le samedi étant survenu l'économe rapporte au Vénérable l'affaire d'Auxence. Le vénérable Euthyme le fit venir et lui dit : «Obéis-nous, mon fils, et accepte la charge.» L'autre répondit : «Impossible, honoré père. Trois choses m'empêchent de remplir cette fonction : d'abord je ne connais pas le pays et j'ignore la langue des gens d'ici, deuxièmement je crains les occasions de débauche,

troisièmement j'ai peur que par une telle distraction et excitation je ne puisse plus rester en repos dans ma cellule et me tenir dans le recueillement.» Le vénérable Euthyme dit : «Nous prions Dieu qu'aucun de ces obstacles ne te nuise. Car Dieu n'est pas injuste au point d'oublier ton obéissance (Heb 6,10) dès là surtout sait bien que c'est par crainte de lui que tu sers ses esclaves selon son commandement et la force qu'il te procure. Ecoute donc le Seigneur qui dit : *Je ne suis pas venu pour être servi mais pour servir* (Mt 20,28) et : *Je ne fais pas ce que je- veux mais ce que veut le Père qui ma envoyé* (Jn 5,30) Malgré tous ces discours Auxentius s'endurcit et n'obéit point. Alors le très doux Euthyme frémit de colère et lui dit : «Nous t'avons conseillé, mon fils, ce qui, à notre avis, t'est profitable. Quant à toi qui persistes dans ton refus, tu vas voir désormais quel est le salaire de la désobéissance.» Sur le champ, saisi d'un tremblement démoniaque, Auxence tomba à terre. Les pères présents se mirent à supplier le Vénérable en sa faveur, mais le vieillard leur dit : «Voici que devant vos yeux-mêmes s'est accomplie la parole divine : *Tout méchant suscite en lui des mouvements de rébellion, mais Dieu lui envoie un ange impitoyable*». (Pr 17,2) Cependant, comme les pères le pressaient davantage de leurs prières, le très miséricordieux vieillard lui prit la main, le releva, le marqua du signe de la croix, et le remit en santé. Alors Auxence, tombé à ses pieds, le supplia de lui pardonner sa faute passée et de prier pour qu'il fût en sûreté à l'avenir. Le saint lui dit : «Grand est le salaire de la prompte obéissance, car Dieu met l'obéissance au-dessus du sacrifice; la désobéissance au contraire a pour fruit la mort.» Puis, ayant prié pour lui, il le bénit. Et ainsi Auxence accepta la charge avec joie et rempli de zèle.

XIX. SUR MARON ET KLÉMATIOS

Abba Cyriaque l'anachorète, qui, dans la laure du Vieux Souka, jetait l'éclat des vertus agréables à Dieu et, durant près de soixante-dix ans, se distingua dans cette même laure par ses perfections monastiques, qui avait fait son renoncement en sa jeunesse dans le coenobion du vénérable Euthyme, s'était longtemps entretenu avec ses successeurs et avait appris toute sa conduite et son genre de vie, me transmet très exactement la plupart des récits insérés dans cet écrit, et, en particulier celui-ci. Deux frères de la laure, nommés Maron et Klématios, ayant fait d'accord leurs préparatifs, se disposaient, sans en avoir rien dit à Euthyme, à quitter de nuit la laure sans la bénédiction du saint. Or, comme il se tenait en recueillement, leur dessein lui fut révélé. Il vit le diable qui leur mettait un frein et les tirait vers un piège mortel. Aussitôt il les mande et les exhorte, s'étendant longuement sur la persévérance et cherchant à les persuader : «Où que nous soyons, il nous est partout besoin de veiller sur nous-mêmes avec l'aide de Dieu. Adam, bien qu'au Paradis, transgressa le commandement de Dieu; Job, bien qu'assis sur son fumier, y fut fidèle.» Et voici encore ce qu'il ajoutait à son exhortation : «Nous n'avons pas accueillir les pensées mauvaises qui introduisent en à notre insu, un sentiment de chagrin ou de haine à l'égard du lieu où nous sommes et envers nos compagnons de vie, ou qui sèment secrètement en nous de l'acédie, ou qui nous suggèrent de passer en d'autres lieux. Non, il nous faut veiller à toute heure et porter attention aux ruses du démon, de peur que notre règle ne soit détruite par le changement de lieu. Un arbre continuellement transplanté ne peut fructifier : de même un moine ne porte pas fruit s'il passe d'un lieu à l'autre. Si donc on cherche les moyens de bien faire au lieu où l'on est, et n'y parvient pas, qu'on ne croie pas qu'on puisse y réussir ailleurs : car ce qui est en question n'est pas le lieu, mais les dispositions du vouloir. En confirmation de ce que je viens de dire, écoutez le récit, que m'ont fait certains anciens d'Égypte. Il y avait un frère établi dans un coenobion en Égypte qui se sentait perpétuellement poussé à la colère. Pris d'acédie, il sortit du coenobion et s'en fut demeurer quelque part en solitaire, car il se disait que, s'il n'avait affaire avec personne et se tenait dans un parfait silence, la passion de la colère le quitterait. Or un jour, comme il avait rempli d'eau sa gargoulette et l'avait posée à terre, la gargoulette se renversa; il la remplit encore une seconde, une troisième fois, de nouveau la gargoulette se renversa. Alors

le frère, devenu le jouet du démon, se mit en colère contre la gargoulette, et, l'avant saisie, il la brisa.» A ces mots, Klématios, par une tentation de Satan, se mit à rire. Le vieillard, l'ayant observé, lui dit avec pétulance : «Le démon, frère, s'est joué de toi. Ce rire n'a ni sens, ni raison. Je t'invitais à pleurer et tu ris n'as-tu pas entendu le Seigneur déclarer *malheureux ceux qui rient, bienheureux ceux qui pleurent* ? (Lc 6,25;21).

Sache donc que c'est folie pour un moine de bavarder ou de rire hors de saison, ou de prendre des libertés. Cette liberté de conduite est plus dangereuse que tous les autres vices et c'est elle qui les engendre : voilà ce que définissent les pères.» Sur ces mots, le saint renvoya Klématios et entra dans sa cellule plus intérieure. Quant à Klématios, il tombe aussitôt sur sa face, saisi de tremblements et de frissons. Domitien (l'économe), qui avait admiré l'à-propos de la douceur et de la sévérité du saint père, ayant rassemblé quelques-uns des honorés pères, les conduisit avec Maron en supplication pour Klématios. Cédant aux prières des pères, le vénérable Euthyme sortit de sa cellule, releva l'homme encore gisant et, par le signe de la croix, il brisa sa crise de frissons et fit cesser ses grincements de dents; puis, l'ayant remis en santé, il apporta aussi médecine à son âme par ces mots : «Veille désormais sérieusement sur toi-même et ne méprise pas les oracles de Dieu et la doctrine des pères. Sois tout yeux, comme nous l'avons entendu dire des chérubins. Tel doit être le moine, de toute part s'observant lui-même; il doit tenir l'oeil de l'âme à l'abri du sommeil pour la vigilance sur lui-même, car il chemine sans cesse au milieu des pièges.» C'est par de tels enseignements qu'il réprimanda et corrigea l'homme, tout en affermissant les autres et les effrayant par cet exemple; puis il le congédia en paix.

XX. SUR LE CONCILE D'ÉPHÈSE.

En la cinquante-quatrième année de la vie du vénérable Euthyme (août 430/ août 431) eut lieu le premier concile oecuménique d'Éphèse (juin 431). En ce temps-là ce Synodios mentionné plus haut, homme en dignité et prêtre de la sainte église de Mélitène, étant venu vénérer les saints lieux, se rendit à la laure dans le désir de saluer le vénérable Euthyme et parce qu'il avait là trois cousins, Etienne, André et Gaïanos. Ayant donc salué le vieillard, il lui rapporta l'affaire de l'hérésie très impie de Nestorius qui, par la permission de Dieu, avait occupé pour un peu de temps le siège de Constantinople et troublé l'univers par ses fausses doctrines; il lui parla aussi du zèle et de la foi orthodoxe de Cyrille, l'archevêque d'Alexandrie, et d'Acace, évêque de Mélitène, ajoutant : «Il doit se réunir à Éphèse un conseil oecuménique contre Nestorius.» Le saint se réjouit des nouvelles d'Acace, qui de quelque façon l'avait élevé dans son enfance. Après avoir dit adieu au saint, le bienheureux Synodios s'en fut à la ville sainte emmenant hors de la laure Étienne, son cousin, et il persuada l'archevêque de l'ordonner : l'archevêque donc fit Étienne et Cosmas de Cappadoce diacres de la Sainte-Anastasis.

Cependant, alors que les évêques se rassemblaient au synode, comme ceux de Palestine étaient sur le point de partir avec leur archevêque(Juvénal), le vénérable Euthyme enjoignit à Pierre, l'évêque des Sarrasins, à son départ pour le concile, de suivre à tout prix Cyrille, archevêque d'Alexandrie, et Acace, évêque de Mélitène, car ils étaient orthodoxes et luttèrent contre l'impiété. Lors donc que le concile se fut réuni à Éphèse et que l'impie Nestorius eut été par lui renversé, Pierre, l'évêque des Sarrasins, étant venu à la laure, raconta tout à la suite au vénérable Euthyme s'était passé à ce concile. A la nouvelle de la conduite des évêques d'Orient, Euthyme s'affligea fort de ce que Jean, l'archevêque d'Antioche, qui avait été orthodoxe, se fût laissé entraîner par les défenseurs de Nestorius. Alors le diacre Domnus, chagriné à part lui à cause de son oncle (cf. 26.6), demanda qu'on le laissât aller à Antioche pour le redresser. Mais le vénérable Euthyme ne consentit pas à le laisser aller, disant : «N'y vas d'aucune façon, mon fils, tu n'y gagneras rien. Ton oncle n'a pas besoin de ta présence. Car, même si, pour un peu de temps, il s'est laissé entraîner par les méchants, Dieu, qui

connaît sa droiture, ne permettra pas qu'il périclisse, mais montrera, un peu plus tard, qu'il est du parti des sauvés. Toi donc, enfant, si tu persévères au lieu où tu as été appelé, et ne cèdes pas aux mauvaises pensées qui veulent te retirer du désert, tu progresseras et auras gloire devant Dieu; si au contraire tu me désobéis, tu recevras sans doute en succession le siège pontifical de ton oncle, mais, après t'être malgré toi laissé entraîner par des méchants, tu seras par eux privé de ton siège.» Ainsi parla Euthyme. Domnus pourtant désobéit à l'ordre du saint père, il partit sans bénédiction pour Antioche, et il lui arriva là tout ce qu'Euthyme avait prédit; mais, plus tard, revenu près du vieillard, il fit pénitence.

L'archevêque Juvénal ordonna Étienne le Méliténien évêque de lamnia, et, après avoir ordonné prêtre Cosmas de Cappadoce (cf. 32.24), il le nomma stavrophylaque.

XXI. SUR LES VERTUS D'EUTHYME

Les successeurs du vénérable Euthyme, qui aussi bien ont vécu avec lui un long temps, avaient coutume de rapporter ceci à Abba Cyriaque, qui me l'a rapporté : «Nous ne l'avons jamais surpris en train de manger ou de causer avec personne, sauf grande nécessité, en dehors du samedi et du dimanche. Nous ne l'avons jamais vu dormir étendu sur le côté, mais tantôt il prenait un peu de sommeil en restant assis, tantôt, saisissant des deux mains une corde suspendue au toit dans un coin de sa cellule, il se laissait aller à un court somme à cause des besoins de la nature, répétant peut-être le mot du grand Arsène : «Ici, mauvais serviteur.» De fait, c'est là aussi une chose qu'on assurait : tout ce qui concerne le grand Arsène qui, après avoir, à la façon d'un père, nourri et éduqué les empereurs Arcadius et Honorius et avoir reçu pour cela, des saints pères, le nom de «père des empereurs», rayonnait par ses vertus dans le désert d'Égypte au temps même d'Euthyme, le vénérable Euthyme avait plaisir à l'entendre des honorés pères qui, d'Égypte, venaient souvent le voir, lui décrivant la conduite de ce moine; lui alors, à les entendre, mettait tout son zèle à imiter ses vertus, son recueillement, son silence et son humilité, la simplicité de son habit, son abstinence, sa force d'âme en toutes choses, sa vigilance à l'égard de lui-même, selon ce mot qu'il disait : Arsène, ce pour quoi tu as quitté le monde ... Il cherchait à rivaliser aussi avec lui quant à la componction, aux larmes, aux veilles la nuit entière, à l'amour de la retraite, à la haine de la gloire et des conversations, à l'adeur et à la vigueur dans la prière, à la compassion, au discernement des esprits. Comme donc il s'était mis de tout son effort à imiter la conduite d'Arsène, il fut jugé digne aussi des grâces accordées à ce moine, de sa participation à l'Esprit très saint, de la flamme dont l'éclaira la lumière divine et de son don de clairvoyance. Quant aux grâces dont il surabonda de guérir les maladies et de chasser les esprits impurs, témoins en sont les miracles patents que nous voyons, jusqu'à ce jour, jaillir incessamment de son tombeau.

XXII. PROPHÉTIE TOUCHANT ANASTASE

Touchant le don de clairvoyance et le moment à partir duquel Euthyme commença d'en répandre les rayons et devint un brillant luminaire, je viens à en parler. Un certain Anastase, clerc de la Sainte-Anastasis, gardien des vases sacrés et chorévêque, qui avait été le disciple et le compagnon de lutte de saint Passarion, désirait voir saint Euthyme. Ayant confié ce désir à Fidus, évêque de Joppé, et à Cosmas le stavrophylaque, il se rendit chez Euthyme accompagné du petit-fils de l'évêque Fidus, nommé lui aussi Fidus, alors adolescent et lecteur de la Sainte-Anastasis; c'est lui qui raconta la chose à abba Cyriaque, qui me la rapporta. Or, comme ils étaient en route et déjà approchaient de la laure, leur venue fut révélée au saint. Il appelle alors Chrysippe, qui était économe de la laure, et lui dit : «Tiens-toi prêt, car voici qu'arrive le patriarche avec ton frère». Quand ils furent arrivés, s'étant laissé entraîner par les yeux de l'esprit, le vénérable Euthyme s'adressait continuellement à Anastase comme s'il eût été patriarche de Jérusalem. Les gens

présents à la chose en étaient dans l'étonnement, et Chrysispe, l'approchant à part, dit au vieillard : «Révérend père, le patriarche n'est pas là. Celui-ci est Anastase, le gardien des vases sacrés. Vois donc, il porte un manteau de couleur, dont il est impossible que se revête un patriarche de Jérusalem.» Frappé de stupeur et sans voix, le vieillard répond: «Crois-moi, mon fils, jusqu'à ce que tu m'aies parlé, je le voyais portant un manteau blanc. Puis il dit, de manière à être entendu de tous : «Non vraiment, je ne me suis pas trompé, mais ce que Dieu a décidé et défini d'avance» (Rm 8,29), il l'accomplira sûrement : car *immuables sont les grâces qu'il accorde*» (Rm 2,29).

XXIII. MIRACLE DE LA FEMME STERILE

Térébon le Sarrasin avait pris femme dans son clan. Or, après un long temps de vie commune avec elle, il n'avait pas d'enfant, car elle était stérile. Il l'amena donc au thaumaturge Euthyme et l'implora par ces mots : «Honoré père, je sais et je suis convaincu que Dieu exauce ta prière. Car il agit selon le vouloir de ceux qui le craignent (Ps 154,19). Puis donc que tant d'années se sont écoulées sans que j'eusse mérité d'avoir un fils à cause que celle-ci est stérile, maintenant encore, je t'en supplie, honoré père, demande à Dieu, qui aime les hommes, de nous accorder un enfant.» Ayant reconnu leur foi, le vieillard les marqua trois fois du signe de la croix; puis, après avoir touché le ventre de la femme, il leur dit : «Partez joyeux dans le Seigneur : car voici que sa bénignité vous accorde trois garçons.» Ils crurent à la parole du saint vieillard, rentrèrent chez eux avec joie, stérile conçut et enfanta son premier-né, Pierre, le père de ce Térébon qui me raconta la chose ;or son récit était conforme à celui des pères. Après Pierre, elle mit au monde encore deux autres fils selon la prophétie du père inspiré de l'Esprit.

XXIV. SUR AEMILIANUS

Il y avait dans la laure un frère, Romain de naissance. nommé Aemilianus, qui une fois, la nuit, à l'aube du dimanche, fut terriblement tourmenté par le démon de la luxure et violemment troublé dans son esprit par des imaginations impures. A l'heure donc de la psalmodie nocturne, alors que saint Euthyme se rendait à l'église, il le rejoignit à un endroit obscur. Or le père, avant senti une puanteur démoniaque, soupçonna quelque opération des démons, et, soufflant sur le frère, il dit : *Dieu va te rendre impuissant, esprit impur.* Aussitôt le frère s'écroule, pris de convulsions et rendant de l'écume. Le saint commande qu'on apporte une lumière, puis dit aux pères qui s'étaient rassemblés : «Voyez ce frère. Depuis sa jeunesse jusqu'à maintenant, il s'est bien conduit et il a vécu dans la chasteté; mais, parce qu'il s'est laissé entraîner un peu par le plaisir charnel, le démon s'est rendu maître de lui. C'est pour cela que je vous dis sans cesse : tenons-nous à l'abri de toute imagination impure, car ceux qui se laissent tenter par les plaisirs du corps, même sans contact charnel, commettent l'acte de luxure. Que chacun de vous mette donc toute sa vigilance à se garder pur en esprit, et qu'il fasse son salut avec crainte et tremblement (Ph 2,12). Écoutez un récit utile à l'âme et très véridique, que m'ont conté certains anciens d'Égypte en visite chez moi, sur quelqu'un qui passait pour saint auprès de tous, mais qui, dans les mouvements secrets de son coeur, irritait Dieu à cause, je pense, de son consentement aux pensées impures. Voici ce qu'ils disaient : «Un moine doué de clairvoyance, étant entré dans la ville de ce père, trouva tous les habitants en larmes parce qu'il était gravement malade. Ils disaient : *Si le saint homme meurt, il n'y a plus pour nous nul espoir de salut : car c'est par son intercession que nous sommes tous sauvés.* A cette nouvelle, le clairvoyant s'en va en hâte pour recevoir la bénédiction de ce prétendu saint. Lorsqu'il fut proche de sa demeure, il voit un grand appareil de cierges, et une foule énorme de clercs, de laïques et jusqu'à l'évêque lui-même, qui demeuraient au chevet du malade pour lui rendre les derniers devoirs. Étant donc entré chez lui, il le trouva respirant encore, et, l'ayant considéré des yeux

de l'esprit, il voit le Tartare des enfers avec un trident de feu, qui avait enfoncé son trident dans le coeur du moine, et, à grande torture, cherchait à lui arracher l'âme. Et il entendit une voix venir du ciel qui disait : *De même que l'âme de cet homme n'a pas cessé un seul jour de me torturer, de même, toi non plus, ne cesse pas de le torturer et de lui arracher l'âme.* Je vous ai raconté cela pour que nous soyons toujours en lutte, bien préparés pour le moment où notre âme sortira du corps, de peur que, entraînés par l'amour du plaisir, à l'heure de la séparation nous ne subissions des tourments insupportables. Quant à ce frère que vous voyez, c'est pour votre amendement et celui de beaucoup d'autres que Dieu a permis que le démon s'en rendît maître. Mais demandons à Dieu, qui nous a corrigés et n'a pas voulu notre mort, que sa créature soit délivrée des embûches de l'esprit impur et débauché.» Lors donc que le père théophore eut prié, le démon sortit criant et disant : «Je suis le démon de la luxure.» Et il remplit tout le lieu de puanteur comme si l'on brûlait du soufre. A partir de ce moment Aemilianus fut délivré de sa tentation et il devint un vase d'élection.

XXV. MIRACLE DE LA PLUIE

Vers ce temps-là, comme la sécheresse pesait sur la terre et que tous se lamentaient voyant s'accomplir la parole de Moïse : «Le ciel sur ta tête sera d'airain, la terre sous tes pieds comme du fer» (Dt 28,23), le bienheureux Théoctiste et les pères de la laure du vénérable Euthyme, réduits à l'extrémité car les citernes n'avaient pas reçu d'eau, suppliaient le vénérable Euthyme d'implorer Dieu à ce sujet. Mais il refusait, disant : «Dieu veut, par cette correction, nous amender.» Dans cette situation, une foule immense, tant de la ville sainte que des villages à l'entour, se rassembla en l'octave des saintes Théophanies, d'autant plus que les gens avaient appris que le vénérable Euthyme devait, selon son habitude, partir pour le profond désert. Ces gens donc, étant venus, criaient le Kyrié éléison, portant les croix des villages voisins. Lorsqu'il eut entendu leurs cris et appris que la cause en était la sécheresse présente, le vieillard sortit et leur dit : «Que demandez-vous là à un homme pécheur ? Quant à moi, mes enfants, à cause de la multitude de mes iniquités, je ne me sens pas assez de franchise envers Dieu pour prier à ce sujet. Sans doute le Dieu qui nous a créés est bon et ami des hommes, et ses miséricordes s'étendent sur tous ses ouvrages (Ps 144,9). Mais nos péchés son image, nous avons souillé son temple en nous rendant esclaves d'une foule de concupiscences et de plaisirs. Nous vivons dans la cupidité et l'envie, nous nous rendons abominables par nos haines mutuelles c'est pourquoi, dans sa colère, Dieu a fait venir sur nous cette correction, afin qu'amendés par elle, et par la pénitence rendus meilleurs, nous marchions dans la crainte de Dieu et qu'ainsi il nous exauce. Car c'est là ce que signifie la parole *Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent avec sincérité*» (Ps 144,18) A ces mots, ils crièrent d'une même voix, disant : «Mais toi, honoré père, supplie Dieu pour nous. Nous avons confiance que le Seigneur exauce ta prière. Car il fait la volonté de ceux qui le craignent.» Ces discours et d'autres semblables fléchirent le vénérable Euthyme. Prenant alors les pères présents et ayant invité le peuple à faire d'instantes prières à Dieu, sans avoir rien promis il entra dans l'oratoire, se jeta sur sa face et supplia Dieu avec larmes d'avoir pitié de sa créature, de visiter la terre avec pitié et miséricorde et de l'enivrer (Ps 64,10). Comme il priait donc, il souffla soudain un vent du sud, le ciel se remplit de nuages, il tomba une pluie violente et il se fit un grand orage. Alors le saint se releva et, sa prière achevée, il sortit et leur dit : «Voici que Dieu a exaucé votre prière, il vous a fourni ce que vous demandiez. Il va bénir cette année au-delà des autres années. Veillez donc sérieusement sur vous-mêmes et glorifiez par de bonnes oeuvres le Dieu qui nous a fait miséricorde à nous tous.» Et ainsi il les congédia. La pluie dura, torrentielle, en sorte que pendant plusieurs jours il ne put partir pour le profond désert. Cette année-là fut bénie au-delà des autres années selon la prophétie du père inspiré de l'Esprit.

XXVI. ORTHODOXIE D'EUTHYME

Abba Jean, l'évêque et hésychaste, et abba Thalléaios, le prêtre, qui à cette heure mènent les combats de l'ascèse dans la laure du bienheureux Sabas, m'ont raconté que le bienheureux Sabas et un très grand nombre d'autres anciens pères admiraient combien s'échauffait le zèle du vénérable Euthyme pour les dogmes de l'Église, bien que son commerce fût d'ordinaire tout empreint de douceur et modération de jugement; ils assuraient qu'il rejetait toute hérésie contraire à la foi orthodoxe, et qu'en particulier il avait voué une haine absolue aux six hérésies que voici. Il abominait la secte exécrationnable des manichéens et, en ce qui regarde les partisans d'Origène, nombreux alors surtout dans la région de Césarée et qui venaient à lui sous couleur de piété, il combattait vaillamment la fable qu'ils avaient inventée d'une préexistence des intellects, repoussait avec une totale dérision le monstre qui en résulte de la réintégration,¹ et vouait au pilori les doctrines athées et impies qui en sont issues. Il rejetait pareillement la distinction des natures d'Anris et la confusion des personnes de Sabellius et exécrait ces deux doctrines néfastes qui, diamétralement opposées, ne faisaient qu'une impiété d'égale valeur, car il avait été instruit par l'Esprit saint à honorer l'unité dans la trinité et la trinité dans l'unité, à attribuer, en raison de l'essence, l'unité à la divinité, à l'essence, à la nature, non au suppôt comme le veut Sabellius, à attribuer la trinité non aux natures ou aux essences comme le veut Arius, mais aux suppôts ou individualités ou personnes, et à n'admettre de distinction que par les suppôts. Car il ne glorifiait qu'une seule et indivisible divinité, insécable quant à l'essence, inconfusable quant aux suppôts, qui se fait connaître dans le Père, le Fils et le saint Esprit. Non seulement cela, mais encore, à propos du mystère du Christ, il rejetait également tant la distinction des personnes de

Nestorius que la confusion des natures d'Eutychès, il confessait pieusement que, au terme des jours, s'était fait chair partir du saint Esprit et de l'immaculée Marie, mère de Dieu, était devenu homme de manière inexplicable était né de Marie l'unique Verbe Dieu de la sainte et consubstantielle Trinité, qui est notre Seigneur Jésus Christ, glorifié avec le Père et le saint Esprit. Il ne reconnaissait, pour le Christ, qu'un seul suppôt composé de deux natures, la divinité et l'humanité, et n'admettait dans sa confession de foi sur le Christ ni une seule nature simple après l'union, selon l'insensé Eutychès, ni une seule nature en deux suppôts selon le judaïsant Nestorius, connaissant exactement la différence de la nature et du suppôt, à savoir que nature et essence désignent ce qui est générique et commun, le suppôt et la personne manifestent ce qui est propre. Aussi le saint, quant à lui croyait-il que, dans le sein virginal, l'union s'était faite indiciblement selon le suppôt c'est en effet dans le suppôt du Dieu Verbe qu'a reçu l'être, une fois qu'elle eut été vivifiée par une âme, la chair empruntée à la Vierge, et non pas selon une âme préexistante ni selon une chair façonnée d'avance. Car ce n'est pas un autre qu'est le Christ, un autre le Dieu Verbe, selon l'erreur des mythologues, mais Jésus Christ notre Seigneur est un et le même Fils unique de Dieu, encore qu'on ne méconnaisse pas la distinction des natures qui se sont rassemblées en lui.

XXVII. SUR LE CONCILE DE CHALCÉDOINE

En la soixante-quinzième année de la vie du vénérable Euthyme (août 451/452) eut lieu le concile de Chalcédoine (8/31 oct. 451), où s'étaient rassemblés presque tous les hiérarques de la terre à cause des doctrines nouvelles proposées à Éphèse, deux ans auparavant (août 449), par Dioscore d'Alexandrie, et où les pères conciliaires exclurent des listes épiscopales Dioscore lui-même avec les autres hérétiques et exposèrent la définition de la foi. Avaient assisté au concile les disciples

¹ Réintégration des démons dans l'état de justice.

du vénérable Euthyme : Étienne, évêque de Iamnia, et Jean, l'évêque des Sarrasins, car Pierre déjà s'était éteint et son successeur Auxolaos était mort objet de l'indignation d'Euthyme pour avoir fait cause commune avec Dioscore à Éphèse. Ces deux évêques donc, emportant la définition de la foi exposée et proclamée par le concile, vinrent en hâte vers le vénérable Euthyme, car ils craignaient qu'il ne s'indignât contre eux comme il s'était indigné contre Auxolaos du fait du «concile des brigants» d'Éphèse auquel il avait assisté. Notre père Euthyme les accueillit et, ayant lu la définition de la foi, il accepta, en véritable probateur de la façon de voir correcte, la confession de foi qui y était contenue. Le bruit s'en étant répandu, comme on disait que le vénérable Euthyme avait accepté la définition de foi proclamée à Chalcédoine, les moines l'eussent tous reçue s'ils n'en avaient été empêchés par un certain Théodose, moine quant à l'habit, en fait précurseur de l'Antichrist. Arrivé en Palestine, celui-ci entraîne l'Augusta Eudokia qui s'y trouvait alors, débauche en outre toute la gent monastique, accusant à grands cris le concile de Chalcédoine d'avoir renversé la foi orthodoxe et sanctionné la doctrine de Nestorius. Et ainsi, après avoir commis ses meurtres, il usurpe d'une façon brutale le trône patriarcal de Jérusalem; entré en guerre contre les saints canons, il fit beaucoup d'ordinations épiscopales alors que les évêques se trouvaient encore au concile, et, après avoir causé une foule d'assassinats et de batailles, il réussit à se rendre maître de tous pour une durée de vingt mois. Or donc, bien qu'alors tous les habitants de la ville et les moines du désert l'eussent suivi dans son apostasie, seul de tout le désert le vénérable Euthyme refusa d'avoir communion avec lui. Théodose pourtant, en homme habile, l'avait mandé chez lui à cause de sa grande renommée. Mais, comme le vénérable Euthyme refusait de se rendre à la ville sainte, Théodose lui envoie les deux archimandrites des moines, Elpidius, disciple et successeur du grand Passarion, et Gérontius qui avait succédé à la bienheureuse Mélanie : Théodose, par eux, demandait à Euthyme de s'unir à lui. Quand ils furent arrivés et qu'ils eurent commencé leur requête, le vénérable Euthyme leur dit : «Loin de moi de m'associer aux assassinats de Théodose ou de me laisser entraîner à ses fausses doctrines !» Elpidius et Gérontius répondirent : «Faut-il donc nous associer aux erreurs de Nestorius, ces erreurs que, par la formule en deux natures, le concile tout juste rassemblé à Chalcédoine vient de sanctionner ? Où a-t-on jamais lu dans la Sainte Écriture ou reçu en tradition de l'un des saints pères que le Christ se fait connaître en deux natures ? Or c'est là précisément ce que le concile a solennellement affirme.» Le vénérable Euthyme rétorqua : « Je n'ai pas lu tout le détail de ce que le concile a examiné et décidé. Mais, en ce qui regarde la définition qu'il a posée, il n'y a rien là que je puisse taxer de fausse doctrine. De fait, il approuve la foi des trois cent dix-huit pères rassemblés Nicé, il fait profession de suivre cette foi et de la maintenir inébranlable et inviolable; il enseigne absolument de suivre les cent cinquante pères de Constantinople et ceux qui se sont réunis à Éphèse contre l'impie Nestorius, il appelle Cyrille, l'évêque d'Alexandrie, son allié et lui donne le titre de maître de la vraie foi, il proclame Enfantrice de Dieu la Sainte Vierge et confesse que d'elle est né selon la chair le Fils unique, Verbe de Dieu, il attribue à ce Fils les deux générations, l'une intemporelle à partir du Père et incorporelle, l'autre temporelle à partir de la Vierge sa mère, dans un corps vivifié par une âme; il confesse que le Christ unique se fait connaître en deux natures selon les concepts de déité et d'humanité, d'où vient qu'il introduit ces mots sans confusion, sans mutation, sans division, sans séparation, et à cause de ceux qui ont l'audace de diviser ou de séparer en deux l'union hypostatique indicible et indéchirable qui s'est produite dans le sein de la Vierge, et à cause de ceux qui disent que l'incarnation du Verbe de Dieu a eu lieu en vertu d'une mutation, et à cause de ceux qui déclarent que la chair du Fils unique est consubstantielle à la déité, et à cause de ceux qui n'admettent pas d'union hypostatique du Verbe avec la chair, mais inventent la monstruosité impie d'une commixtion, d'une confusion, d'une consubstantiation, ces gens selon qui, de la nature de la déité et de celle de la chair il a été fait une seule et même nature, en sorte que, selon leurs dires, il ne se peut plus conserver, dans le Christ, ni la passibilité à cause de l'impassibilité de sa déité, ni en retour l'impassibilité à cause de

la passibilité de son humanité. Aussi, dans le dessein de montrer la juste façon de voir, le concile a-t-il inséré dans sa définition l'expression en deux (natures), non pas qu'il divise le Christ et mette mais parce qu'il confesse que le Christ est le même dans l'une et l'autre et que l'une et l'autre sont dans le même. De là vient que, nous aussi, quand nous entendons le concile déclarer le Christ en deux natures, nous ne pensons pas qu'il introduise quelque division ou coupure dans l'unique suppôt synthétique du Christ, mais nous savons que par là il veut indiquer la



différence des natures selon ce mot de saint Cyrille, l'archevêque d'Alexandrie : *Non pas au sens où la différence des natures serait supprimée par l'union.*»

Tel fut la réponse du saint. Elpidius en reconnut le bien-fondé et il confessa que tout ce qu'avait dit le vénérable Euthyme était correct et pieux, même s'il ne se sépara pas aussitôt de la communion de Théodose. Gérontius en revanche continuait de ne pas se laisser convaincre; et ainsi, ayant pris congé sans s'être accordés, ils revinrent auprès de celui qui les avait envoyés. Cependant Théodose, qui était devenu maître absolu de toutes les affaires de Palestine, mettait tous ses soins, par des paroles plus persuasives, à éteindre aussi ce dernier reste d'étincelle vive de piété qui subsistait absolument seul dans le désert, mais, trompé dans son espérance, il fut repoussé comme une flèche qui rencontre un objet plus dur; et, comme une violente vague marine, vint se briser et se dissoudre contre un tel promontoire et patron de la vraie foi. Il n'en renonça pas pour cela à ses manoeuvres séductrices, mais continua d'envoyer, à plusieurs reprises, d'autres gens encore, s'efforçant toujours de le persuader. Alors le vénérable Euthyme, au vu de cette énorme impudence de Théodose, après avoir recommandé aux pères de ne pas entrer en communion avec l'apostasie, se retira dans le désert profond ce qu'ayant appris, beaucoup des anachorètes se rangèrent au même dessein.

Il y avait en ce temps-là un grand anachorète issu de Lycie, nommé Gerasimos, qui, après avoir, dans sa patrie, mené à bien la vie monastique et fait preuve de maintes luttes héroïques contre les démons de la luxure, avait tout récemment quitté son pays et s'exerçait à la vie de retraite dans le désert près du Jourdain. Avec les autres anachorètes il s'était laissé entraîner par les fausses doctrines de Théodose; mais, comme il entendait parler, par la presque totalité des anachorètes, de la grâce rayonnante du vénérable Euthyme, il vint le voir au Rouba et, ayant séjourné assez longtemps auprès de lui, persuadé par Euthyme, il adhéra à la définition posée par le concile de Chalcedoine et se sépara de la communion de Théodose, ainsi que d'autres anachorètes, Pierre surnommé Gournitès, Marc, Joullôn et Silvanus. De fait, le vénérable Euthyme demeura là jusqu'à ce que Théodose eût été chassé.

XXVIII. VISION DE TÉRÉBON

Le vénérable et illuminé Euthyme, étant revenu après deux ans du Rouba à la laure, offrait à Dieu un saint dimanche le sacrifice non sanglant; Domitien était debout à la droite de l'autel, tenant le flabellum liturgique. Comme donc s'accomplissait l'anaphore, Térébon le Sarrasin, qui se tenait près de l'autel et qui s'appuyait des

mains au chancel du presbyterion, voit soudain qu'un feu tombé du ciel s'était déployé au-dessus de l'autel, comme s'il s'agissait d'un voile, et qu'il cachait le vénérable Euthyme et le bienheureux Domitien; ce feu resta là depuis le commencement de la doxologie du Trisagion jusqu'à ce qu'elle eût été achevée. Nul ne vit ce prodige sauf ceux qui étaient à l'intérieur du feu, ainsi que Térébon et le frère de Chrysippe, Gabriélius, eunuque de naissance, qui, pour la première fois alors après vingt-cinq ans, s'était avancé dans l'église, comme me le raconta abba Cyriaque l'anachorète, qui avait appris exactement la chose de Térébon et de Gabriélius. Saisi donc de terreur, Térébon fuit en arrière, et, depuis ce jour, il ne continua plus de s'appuyer sur le chancel du presbyterion, comme il en avait audacieusement et impudemment pris l'habitude à l'heure de la sainte oblation, mais se tenait en arrière près de la porte de l'église avec crainte et révérence durant tout le temps de la synaxe, selon le commandement qui prescrit aux fils d'Israël d'être pieux et de ne pas traiter sans respect les choses saintes (Lv 15,31).

XIX. COMMENT EUTHYME VOYAIT LES SECRETS DES COEURS

Les pères m'ont rapporté que l'illuminé Euthyme avait reçu aussi de Dieu la grâce que voici : d'après l'aspect du corps visible, il discernait les mouvements de l'âme et savait dire contre quelles tentations chacun avait à lutter, de quelles il se rendait maître, par quelles il était vaincu. De même aussi, quand il offrait le saint sacrifice, il voyait très souvent les anges accomplir avec lui la liturgie, et il racontait en privé à ses disciples : «Très souvent, au moment de distribuer aux frères les divins mystères (de l'Eucharistie), j'en ai vu, parmi ceux qui s'approchaient, qui étaient illuminés par la communion, et d'autres qui par elle étaient condamnés et de quelque façon cadavérisés parce qu'ils étaient indignes de la divine lumière.» Chaque jour il en faisait attestation aux frères, disant : «Veillez sur vous-mêmes, mes frères et mes pères, et que chacun de vous s'examine lui-même et ne s'avise qu'après cet examen de manger de ce pain et de boire à cette coupe (I Co 2,28), comme le déclare l'Apôtre; car celui qui le fait sans en être digne mange et boit ce qui pour lui est condamnation (I Co 2,29). Voilà pourquoi aussi le prêtre, quand il offre à Dieu le sacrifice non sanglant, avant de le commencer, en fait à tous une attestation solennelle et un commandement par ces mots : *Tenons en haut notre esprit et nos cours*, et ce n'est qu'après avoir reçu la promesse du peuple qu'il ose offrir à Dieu l'anaphore. Et quand celle-ci est achevée, après avoir tendu les mains vers le ciel, il porte et montre à tous le sacrement qui a été administré pour notre salut, et à haute voix, de manière à être entendu de tout le peuple, il prononce : *Les choses saintes aux saints*, comme si l'on voulait dire : Puisque je ne suis, moi, qu'un homme aux mêmes passions que vous, et que j'ignore ce que chacun a fait ou médité en son coeur, pour cela je déclare et atteste dans le Seigneur: Est-il quelqu'un qui est devenu puant sous l'effet de la gourmandise ou du consentement aux pensées impures, ou qui est devenu ténèbres par la haine ou le ressentiment, ou qui s'est laissé salir par l'envie ou la colère, ou qui est tombé sous l'emprise de l'orgueil ou de la jactance, qu'il n'ait pas la hardiesse de s'approcher de ce feu divin et immaculé avant de s'être lavé par un repentir approprié, et de s'être purifié de toute souillure de la chair et de l'esprit en devenant parfaitement saint (II Co 7,1). Car ces saints mystères ne sont pas pour les profanes, mais pour les saints. Vous tous donc qui êtes assurés d'avoir bonne conscience, approchez-vous du Seigneur et recevez l'illumination, vos visages ne rougiront pas de confusion» (Ps 33,6).

XXX. EUTHYME ET L'IMPÉRATRICE EUDOXIE

La bienheureuse Eudoxie s'était laissée abuser par Théodose et séparée de la communion catholique. Comme elle mettait tout son zèle à fortifier et assister les Aposchistes et combattait les orthodoxes, tous les moines de la ville sainte et du désert avaient été gagnés à la même apostasie, bien que Théodose eût été chassé et

que Juvénal eût recouvré son trône (8 janv. 454). Or donc, lorsqu'elle eut reçu, à plusieurs reprises, des lettres de son frère Valère et du gendre de sa fille Olybrius l'engageant à se séparer de la communion des Eutychianistes et à rentrer en celle de l'église catholique, mais surtout à cause des malheurs qui lui survinrent, son gendre ayant été alors tué à Rome, sa fille et ses petits-enfants emmenés prisonniers de Rome en Afrique, elle commença de ressentir intérieurement des doutes qui lui pesaient : d'une part, elle ne voulait pas fouler aux pieds sa conscience et, à cause de ses affections de famille, trahir ce qu'elle croyait être la vraie foi, mais d'autre part, emportée par son amour de Dieu, elle se décida à fréquenter davantage les hommes inspirés de Dieu et à apprendre de leur bouche quelle était la foi plus solide. Elle envoya donc le très honoré Anastase, chorévêque, avec une partie de sa suite à Antioche vers saint Syméon le Stylite qui était alors une grande lumière et rayonnait sur toute la terre; elle lui révélait par écrit ses pensées et suppliait de recevoir de lui un conseil agréable à Dieu. Saint Syméon lui envoya un message verbal en ces termes : «Sache que le diable, voyant le trésor de tes vertus, t'a réclamée pour te passer au crible comme le froment (Lc 22, 31), et que ce devastateur Théodose, qui s'est fait le réceptacle et l'instrument du malin, a jeté dans les ténèbres et dans le trouble ton âme chérie de Dieu. Mais prends courage. Ta foi n'a pas failli. Je m'étonne fort, pourtant, qu'ayant près de toi la source, tu la méconnaisses et te sois empressée à puiser de loin à la même eau. Tu as donc, sur place, le théophore Euthyme : suis ses leçons et ses admonitions, et tu seras sauvée.» A ces mots la bienheureuse Eudokia ne tarda point, mais d'abord qu'elle eut appris que le vénérable Euthyme ne supportait pas de se rendre

à la ville, elle se hâta de faire construire un castel au lieu le plus élevé de tout le désert oriental, à une distance d'environ trente stades au sud de la laure d'Euthyme, désireuse de jouir là plus fréquemment des divins enseignements du saint. Puis elle envoya Cosmas le stavrophylaque et Anastase le chorévêque pour le chercher. Arrivés là, ils ne l'y trouvèrent pas, car il avait appris ces projets et s'était retiré au Rouba. Ils y descendirent donc auprès de lui, ayant aussi avec eux le bienheureux Théoctiste; et, après l'avoir longuement supplié et difficilement persuadé, ils l'amènèrent chez Eudoxie au castel qu'elle avait construit, où est établi maintenant le monastère de Scholarios. A la vue du saint, remplie d'une joie extrême, Eudoxie le salua et dit : «Je sais maintenant que, par ta



LAURE DE THÉOCTISTE

venue, Dieu daigné visiter mon indignité.» Le saint vieillard la bénit et, lui dit : « Veille désormais sur toi-même, mon enfant. C'est parce que tu t'es laissée entraîner à la funeste doctrine de Théodose que ces funestes et détestables accidents se sont produits pour toi en Italie. Renonce donc à cet esprit absurde de contention et, outre les autres trois saints conciles oecuméniques, celui qui s'est tenu à Nicée contre Arius, celui de Constantinople contre Macédonius, et le premier concile réuni à Ephèse contre Nestorius, accepte aussi la définition promulguée par le concile oecuménique qui s'est récemment rassemblé à Chalcédoine, sépare-toi de la communion de Dioscore et entre en communion avec l'évêque de Jérusalem Juvénal.» Sur ces mots, après avoir prié pour elle et lui avoir dit adieu, Euthyme se retira. Quant à elle, grandement émerveillée de la vertu du saint homme, elle mit en oeuvre ce qu'il lui avait dit, comme si elle l'avait entendu de la bouche de Dieu. Sur le champ, une fois arrivée à la ville sainte, elle fit son union avec l'archevêque par l'entremise des prêtres Cosmas et Anastase et rentra dans la communion de l'Église catholique, y ramenant par son exemple une foule de laïques et de moines qui avaient été égarés par Théodose. Des deux archimandrites, l'un, Elpidius, secoua de-dessus lui l'erreur et s'unit à l'Église; l'autre, Gérontius, persista dans sa folle opposition première, et entraîna à sa suite dans son apostasie un assez grand nombre de gens. Parmi eux, il y eut deux moines de la communauté d'Elpidius, qui s'en retirèrent parce qu'ils persistaient dans l'erreur; ils se nommaient Marcianus et Romanus, et fondèrent des coenobia, l'un près de la sainte Bethléem, l'autre contre le village de Thékoa.

Cependant la bienheureuse Eudokia, ayant mandé auprès d'elle les frères du stavrophylique qui se trouvaient dans la laure du vénérable Euthyme, fit en sorte qu'ils fussent ordonnés prêtres de la Sainte-Anastasis, et, s'étant adjoint Gabriélius, elle le nomma higoumène du vénérable monastère du saint protomartyr et premier diacre Étienne. Quant à Chrysippe, il brilla dans la Sainte-Anastasis et laissa de nombreux écrits dignes de toute approbation. De son côté la bienheureuse Basa, ayant fait venir de la laure du vénérable Euthyme André, frère d'Étienne, l'évêque de Iamnia, l'établit higoumène du martyron de saint Ménas qu'elle avait fondé.

XXXI. SUR ABBA SABAS

En la quatre-vingtième année de la vie du vénérable Euthyme (août 456/août 457) le bienheureux Sabas vint à lui et lui demanda de rester auprès de lui. Le vénérable Euthyme l'accueillit et, après l'avoir confié quelque temps à son disciple Domitien, il l'appela et lui dit : «Il ne convient pas, mon enfant, jeune comme tu l'es, que tu restes à la laure : mieux vaut, pour les jeunes, vivre dans un coenobion.» De fait, le vénérable Euthyme se gardait avec grand soin d'accueillir dans sa laure un garçon imberbe à cause des opérations du Malin. Il l'envoie donc au bienheureux Théoctiste avec l'un des pères, en lui faisant dire : «Reçois ce jeune homme et veille sur lui, car, comme je le vois, il doit briller un jour dans la vie monastique.» Cette prophétie ne fut pas trompeuse : en effet le bienheureux Sabas excella grandement, et son nom se répandit d'une extrémité à l'autre de notre territoire politique. Il est impossible, en digression, d'écrire ses éloges et ses accomplissements, mais, s'il plaît à Dieu, quand j'aurai mené à terme le présent ouvrage, je traiterai quelque peu de lui dans un écrit particulier. Car il y a péril pour moi à cacher les actions et vertus chères à Dieu qui m'ont été livrées en tradition par de saints hommes, et il n'est pas juste non plus que, tandis que les vies des impies sont honorées dans la mémoire des profanes, ceux qui chez nous se sont distingués par leur piété soient rejetés dans le silence et l'oubli.

XXXII. Sur MARTYRIOS ET HÉLIAS

Dans l'année susdite, l'ami du Christ Léon ayant succédé à Marcien sur le trône, Timothée, surnommé le Chat, après avoir égorgé dans le saint baptistère l'évêque de

la ville Protérios et s'être emparé du trône patriarcal, jeta Alexandrie dans la secousse et le trouble. A moment donc, comme tout le diocèse d'Égypte avait été rempli de tumulte et de confusion, deux anachorètes dignes de mémoire sortirent des monts de Nitrie, arrivèrent en Palestine, et, attirés par sa renommée qui courait partout, se rendirent chez le thaumaturge Euthyme et demeurèrent auprès de lui, chacun dans une cellule particulière. L'un, issu de Cappadoce, se nommait Martyrios; l'autre, nommé Hélias, était d'Arabie. Le spirituellement illuminé Euthyme avait pris en grande affection ces deux hommes et il les invitait souvent à un entretien, car il percevait plus clairement à l'avance, grâce à son don de clairvoyance, qu'ils recevraient, l'un après l'autre, la succession du trône de l'apôtre Jacques. Il avait coutume de les emmener avec lui au désert de Koutila et de Rouba le 14 e jour du mois de janvier. Ils y demeuraient avec lui jusqu'à la fête des Palmes, en compagnie du célèbre Gerasime et des autres anachorètes qui venaient chaque dimanche, et, des mains du vénérable Euthyme, participaient aux purs mystères. Cependant, comme les cellules de la laure étaient trop étroites et incommodes – ainsi l'avait ordonné le vénérable Euthyme – une année s'étant écoulée, Hélias descendit à Jéricho où il se bâtit une cellule hors de la ville, là où sont établis maintenant ses saints et illustres monastères; quant à Martyrios, ayant trouvé une grotte à environ quinze stades à l'ouest de la laure, là où avec l'aide de Dieu il fonda un très illustre monastère, il y mena la vie solitaire.



LAURE DE FARA

XXXIII. EUTHYME DÉCLINE UNE PROPOSITION DE VISTE DU PATRIARCHE

En la quatre-vingt et unième année de la vie du vénérable Euthyme (août 457/ août 458), l'archevêque Juvénal mourut après avoir accompli la quarante-quatrième année de son patriarcat. Anastase, souvent mentionné déjà, est porté, par un vote de tout le peuple, au trône de Jacques au début du mois de juillet (458). Lorsqu'il eu occupé le trône, comme il se souvenait de la prophétie du vénérable Euthyme (35.11 ss.), après avoir ordonné diacre de la Sainte-Anastasie Fidus (35.8), le lecteur qui, jadis, était descendu avec lui à la laure et avait entendu la prophétie, il l'envoya avec le stavrophylaque auprès du vénérable Euthyme pour lui annoncer la réalisation de la prophétie et lui demander la permission de descendre à la laure et de le saluer. Le

vénérable lui fit dire en réponse : « J'aimerais sans doute, très honoré Père, jouir toujours de votre Paternité. Mais si, lorsque je vous ai reçu jadis, je n'en étais nullement gêné, aujourd'hui la visite de votre Béatitude excéderait les moyens de mon infirmité. Je supplie donc votre Sainteté, de ne pas prendre la peine de venir, à ma médiocrité. Si toutefois vous me commandez de vous recevoir, je le ferai avec joie. Mais si je vous reçois, je dois recevoir aussi tout visiteur, et alors il ne m'est plus permis de demeurer en repos en ce lieu-ci. » A ce message, l'archevêque fut pris de doutes et dit : « Si ma venue doit l'affliger, je ne veux plus y aller. »

XXXIV. SUR ANTIPATROS, ÉVÊQUE DE BOSTRA

Térébon le Sarrasin, phylarque des Sarrasins, s'étant rendu à Bosra pour une affaire nécessaire qui lui était survenue, succomba à une machination. Tombé dans une embuscade que lui avait dressée un symphylarque, il fut saisi par le gouverneur de la province de Bosra et gardé quelque temps en prison. A cette nouvelle, le vénérable Euthyme écrivit au trois fois bienheureux Antipatros, qui dirigeait, alors l'église de Bosra et émettait partout les rayons de la connaissance de Dieu, pour qu'il s'empressât de faire libérer Térébon de ses liens; il avait envoyé, avec cette lettre, Galanos, le frère d'Étienne, évêque de Iamnia. Une fois reçue la lettre du vénérable Euthyme, saint Antipatros délivra Térébon de tout ce qu'on avait comploté contre lui et le munit d'un viatique; puis il écrivit au vénérable père et, ayant retenu Galanos dans le désir d'avoir auprès de lui de la graine d'Euthyme, il l'ordonna évêque de la ville de Médaba.

XXXV. MORT D'EUDOXIE

La bienheureuse Eudoxie édifia pour le Christ un nombre immense d'églises et une telle quantité de monastères et d'hospices pour les pauvres et les vieillards qu'il n'est pas en mon pouvoir de les compter. L'une des églises fondées par elle est en face du monastère du vénérable Euthyme, à une distance d'environ vingt stades; on la nomme église de Saint-Pierre. Elle avait fait faire là une grande citerne, et comme, au temps de la sainte Pentecôte, elle était venue pour surveiller la construction de la citerne, elle vit, déployée devant elle, la laure du vénérable Euthyme avec ses cellules monastiques disséminées dans le désert. Elle en éprouva une vive componction et, méditant ce mot de l'Écriture (Nb 24,5) : « Qu'elles sont belles, tes demeures, Jacob, et tes tentes, ô Israël », elle envoya Gabriélius, higoumène de Saint-Étienne, chez le vénérable Euthyme, lui demandant permission de venir et de jouir de sa prière et de ses leçons. Le vénérable Euthyme lui fit dire en réponse : « Ne t'attends pas à me voir encore dans la chair. Quant à toi, mon enfant, pourquoi te laisser distraire par mille soins ? Je pense qu'avant l'hiver tu auras fait voyage vers le Seigneur. Veuille donc, durant cet été, te recueillir et te préparer à l'exode, ne continue pas de te souvenir de moi tant que tu es en vie, ni par un acte écrit ni par déclaration verbale, je veux dire en fait de donner et de recevoir. Mais quand tu t'en seras allée chez le Maître de toutes choses, là, oui, souviens toi de moi, afin qu'il m'accueille moi aussi dans la paix, quand l'aura voulu et comme le veut sa miséricorde. » A ces mots la bienheureuse ressentit un profond chagrin, surtout de ce qu'il avait dit : « Ne continue pas de te souvenir de moi, par un acte écrit ou par déclaration verbale » : car elle voulait lui laisser par testament un large revenu. Étant partie en hâte pour la ville sainte, après avoir mandé l'archevêque et lui avoir rapporté les paroles du vénérable Euthyme, elle fit consacrer, bien qu'inachevée, l'église de Saint-Étienne protomartyr le quinzième jour du mois de juin (460), et, lui ayant assigné un abondant revenu, elle mit Gabriélius à la tête de toute l'administration de ce monastère (cf. 49.16). Puis elle fit le tour de toutes les églises fondées par elle, les faisant consacrer et assignant à chacune un revenu suffisant. Quatre mois s'étant achevés après la dédicace, dans des dispositions pieuses et agréables à Dieu, elle remit son esprit entre les mains de Dieu le 20 octobre de la quatorzième indiction.

XXXVI. MORT DE L'ABBA THÉOCTISTE

En la quatre-vingt-dixième année de la vie du vénérable Euthyme (août 466/août 467), notre père Théoctiste fut atteint d'une grave maladie, en laquelle aussi il mourut le 3 septembre au début de la cinquième indiction, «plein d'âge et chargé de jours» (Gen 25,8). Le sanctifié Euthyme, qui était descendu le visiter et l'avait vu gravement malade, demeura là quelques jours et, quand le trois fois bienheureux eut accompli sa course et fut parti vers Dieu, il lui donna le soins funèbres. A la nouvelle que le bienheureux Théoctiste était mort et que le vénérable Euthyme était resté là : pour les funérailles, l'archevêque Anastase, saisissant cette occasion de le saluer, arrive en hâte et, après avoir déposé le corps de l'honoré père, il prit les mains de saint Euthyme, et, les couvrant de baisers, lui dit : «Il y a longtemps que je désirais baiser ces saintes mains, et voici, Dieu m'a exaucé. Et maintenant je te supplie, honoré père, d'abord de demander à Dieu que ta prophétie à mon sujet, qui s'est réalisée, reste jusqu'à la fin sous sa sauvegarde, puis de m'écrire souvent et de me donner tes ordres sur ce qui te paraît bon.» Le vénérable Euthyme lui répondit, avec le charme qui lui appartenait et qu'il avait reçu de Dieu : «Et moi je supplie votre Béatitude de se souvenir de moi dans ses prières à Dieu.» L'archevêque dit : «C'est moi bien plutôt qui te le demande, et qui ne cesserai de te le demander. Car je sais la force des charismes divins que tu possèdes et j'ai fait l'épreuve de leur pouvoir.» Le vieillard répondit avec humilité : «Accorde-moi une faveur, honoré père, même si cette prière t'importune : prends soin de ce monastère.

XXXVII. SUR CHRYSIPPE, COSMAS ET GABRIELIUS

Après la mort du vénérable Théoctiste, comme Olympios, l'évêque de Scythopolis, était décédé, Cosmas le stavrophylaque est ordonné évêque de cette métropole – Chrysippe reçoit en mains la charge de stavrophylaque –, afin qu'à son sujet aussi fût accomplie la prophétie du vénérable Euthyme (cf. 26.4 s.). C'est pourquoi il m'est venu aussi en pensée, à moi pécheur, dans mon émerveillement, de dire ce mot de l'Écriture (Am 3,7) : «Parce que Dieu le Seigneur ne fera rien, qu'il n'ait révélé son secret à ses esclaves, les prophètes.» Ce bienheureux Cosmas donc jeta un grand éclat, durant trente ans, dans la seconde éparchie de Palestine, ayant dirigé et fait briller selon ses forces l'église de ce lieu. Son frère Chrysippe servit sans reproche douze ans dans la garde de la précieuse Croix, et devint un admirable écrivain. Pareillement Gabriélius, prêtre, comme on l'a dit, de la Sainte-Anastasis et higoumène de Saint-Étienne, après y être resté vingt-quatre ans, se construisit un petit ermitage dans le vallon l'est de la vénérable colline de la sainte Ascension; il se retirait là depuis l'octave des saintes Théophanies et y menait la vie solitaire jusqu'à la fête des Palmes, selon la tradition de notre saint père Euthyme. Il mourut en cet ermitage pendant le saint Carême et y fut enterré à l'âge de quatre-vingts ans, après être devenu thaumaturge. Comblé des dons de la nature et ardent à l'étude, il avait appris à parler et écrire dans les langues latine, grecque et syriaque. Mais en voilà assez pour ce qui regarde les disciples du vénérable Euthyme. Je reviens maintenant à notre père lui-même,

XXXVIII. SUR LA SOIF D'ABBA SABAS

Abba Jean, l'évêque et hésychaste, et abba Thalléaios le prêtre m'ont raconté : «Un jour que nous étions dans le profond désert, le bienheureux Sabas nous fit ce récit : Quand j'étais au coenobion, après la mort du bienheureux Théoctiste (sept. 466), je montai un jour en janvier avec notre higoumène abba Longin chez le vénérable Euthyme, pour lui faire un bout d'escorte jusqu'au profond désert. Comme il

me voyait plein d'ardeur, il me prit moi aussi avec lui. Nous passâmes quelques jours au Rouba avec Martyrios et Hélias, le saint homme Gérasime étant là aussi avec nous. Puis il m'emmena ainsi que le bienheureux Domitien, et se mit à s'enfoncer dans désert plus intérieur. Tandis que nous traversions ce désert, nous, arrivâmes à un endroit sans eau où nous n'avions pour nourriture que des racines de mélagria. Moi, qui n'avais pas encore l'expérience de la vie dans le désert, j'eus très soif, au point qu'à cause de cette soif extrême je ne pouvais plus marcher. Le vénérable Euthyme si' retourna, me vit qui traînais en arrière et, pris de pitié, s'étant retiré à l'écart à la distance d'un jet de pierre, il se prosterna sur sa face, I priant Dieu et disant: Seigneur, Dieu des Puissances, donne de l'eau à la terre assoiffée pour apaiser la soif du frère. Après la prière, il prit le petit sarcloir que nous emportions pour les racines des *mélagria* et se mit à creuser un peu. Quand l'eau apparut, il m'appelle, me montre l'eau. Je bus, revins à moi et glorifiai Dieu qui accomplit de tels prodiges par ses saints.»

XXXIX. TESTAMENT D'EUTHYME

Outre les autres charismes que posséda le vénérable Euthyme, il lui fut donné aussi de savoir à l'avance le jour de sa dormition et ce qui devait advenir à sa laure. Je n'hésiterai donc pas à rapporter exactement aussi les récits des pères sur sa dormition.

En l'octave des saintes Théophanies, en ce temps précisément où il avait coutume de partir pour le profond désert, comme s'étaient rassemblés et ceux qui devaient lui faire un bout d'escorte et ceux qui s'attendaient à l'accompagner au désert il y avait parmi eux Martyrios et Hélias – voyant qu'il n'avait rien ordonné ni préparé comme il en avait l'habitude, ils lui disent : «Ne pars-tu pas demain, honoré père ?» Le saint leur répondit : «Je resterai ici cette semaine, et samedi, après la nuit, je m'en irai.» Il annonçait ainsi sa mort. Le troisième jour, il ordonna qu'eût lieu la pannychie de la fête de notre saint père Antoine (17 janvier). Durant cette vigile, ayant emmené les prêtres au diakonikon, il leur dit : «De ce moment je ne ferai plus d'autre vigile avec vous en cette misérable chair, Dieu m'appelle en effet. Allez donc, envoyez-moi Domitien, et rassemblez-moi ici demain matin tous les pères.» Quand tous eurent été rassemblés près de lui, il leur dit : «Mes frères bien-aimés, voici que je m'engage dans la voie de mes pères. Pour vous, si vous m'aimez, observez ces commandements. Gardez tout du long, comme principe et fin de toute bonne activité, la charité sincère qui est le lien de la perfection. De même qu'on ne peut manger du pain sans sel, de même est-il impossible de pratiquer en perfection la vertu sans charité. Car toute vertu se fortifie par la charité et l'humilité, avec l'aide de l'expérience, du temps et de la grâce. L'humilité fait monter haut, la charité empêche qu'on ne tombe de ces hauteurs, s'il est vrai que *celui qui s'humilie sera exalté* (Lc 14,14) et que *la charité jamais ne tombe* (I Co 13,8). Mais la charité l'emporte sur l'humilité : car c'est par charité pour nous que le Dieu Verbe s'est humilié en se faisant pareil à nous. Aussi devons-nous incessamment lui donner de tout notre cœur notre louange, lui adresser des hymnes et des actions de grâces, nous surtout qui sommes séparés des multiples tracas du siècle; nous le devons, non seulement à cause de nos promesses envers le Christ, mais encore parce que nous avons été ainsi délivrés de la confusion du monde pour mener cette vie même qui est la nôtre, où rien ne nous distrait de la prière. Offrons-lui donc en sacrifice, de tout notre zèle, pureté de l'âme, chasteté du corps, sincère charité.» Sur ces mots il leur demanda : «Qui voulez-vous avoir pour higoumène ?» Tous, unanimement, donnèrent leur voix à Domitien. Le vénérable Euthyme dit : «C'est impossible. Domitien ne restera auprès moi en cette vie que sept jours.» Stupéfaits de ce qu'il leur eût ainsi prédit l'avenir avec assurance, les pères demandent comme higoumène un certain Hélias, économe du monastère du bas, Jérichontien de naissance. Le vénérable Euthyme lui dit devant tous : «Voici, tous les pères t'ont élu

leur père et leur pasteur. Veille donc, sur toi-même et sur tout ton troupeau, et sache d'abord que Dieu a décidé de faire de cette laure un coenobion. Cela se fera avant peu de temps.» Il donna alors ses ordres sur le lieu où l'on devait bâtir le coenobion, sur sa constitution, sur la réception des hôtes, sur le zèle à accomplir l'office de la psalmodie, sur ce qu'il ne fallait pas

négliger les frères en tribulation, surtout quand ils étaient affligés de tentations, mais les stimuler sans cesse et les admonester. Ceci s'adressait à l'higoumène qu'on venait de créer. A tout l'ensemble Euthyme fit la proclamation suivante : «Mes frères bien-aimés, ne fermez à personne la porte du coenobion qui doit être fondé, et Dieu vous pourvoira de sa bénédiction. Gardez invulnérables mes commandements, et, si j'obtiens quelque liberté de langage devant Dieu, voici la première demande que je lui ferai : d'être en esprit avec vous et avec ceux qui viendront après vous, jusqu'à la fin des siècles.» Sur ces mots, il les congédia tous sauf le seul Domitien. Étant donc demeuré trois jours dans le diakonikon, dans la nuit du samedi il s'endormit et «fut réuni à ses pères, plein d'âge et chargé de jours» (Gn 25,8).

XL. MORT D'EUTHYME

Voici ce qu'on dit de lui. Il avait l'air d'un ange, sa manière d'être était sans feinte et son caractère extrêmement doux. Pour ce qui est de l'aspect corporel, son visage était rond, brillant, blanc, avec des yeux perçants. Il avait la taille d'un nain et tout le poil blanc, avec une longue barbe qui allait jusqu'au ventre. Tous ses membres s'étaient conservés dans leur intégrité; ni ses yeux ni ses dents n'étaient gâtés d'aucune façon, mais il était tout ferme de corps et plein d'alacrité quand il mourut. Sa mort eut lieu le 20 janvier de la

onzième indiction, l'an 5965 depuis la création du monde, où le temps commença d'être mesuré par la révolution du soleil, l'an 465 depuis l'Incarnation du Dieu Verbe à partir de la Vierge et sa génération dans la chair selon les Chronographies des saints pères Hippolyte l'Ancien, le familier des apôtres, Epiphane le Chypriote, et l'ascète et confesseur Héron. Le temps de sa vie charnelle est celui-ci. Né à la suite d'une révélation, il fut, à trois ans, consacré à Dieu au début du règne du grand Théodose; après avoir passé par tous les degrés de la cléricature, il alla à Jérusalem à l'âge de 29 ans; il passa 68 ans au désert et mourut 97 ans sous le cinquième consulat de l'empereur Léon et la seizième année de son règne.

Le bruit de sa mort, s'étant répandu dans tout le pays avoisinant, rassembla une foule immense de moines et de laïcs; bien plus, le très saint archevêque Anastase arriva à la laure avec une grande compagnie de clercs et de soldats; étaient venus avec lui Chrysippe, Gabriélius et le diacre Fidus. De tous côtés aussi s'étaient rassemblés les anachorètes du désert, entre autres notre vénérable père Gérasime. Dieu produisit bien des miracles extraordinaires par l'intermédiaire de sa sainte relique, en sorte que l'archevêque et l'assistance étaient dans l'admiration, et que jusqu'à la neuvième heure on ne put déposer son corps, jusqu'à ce que les soldats, sur l'ordre de l'archevêque, eussent refoulé la multitude. Et ainsi les pères mirent le corps dans un cercueil et le déposèrent en un lieu approprié. Cependant Martyrios et Hélias ne cessaient de pleurer, se lamentant d'être privés de leur père. L'archevêque, sur la recommandation de Chrysippe le stavrophylaque, les invita à le venir voir souvent. Puis, laissant dans la laure le diacre Fidus, avec charge de veiller à la construction d'une chapelle funéraire pour y transférer les précieuses reliques en un lieu honorable, il remonta à la ville sainte, d'où il envoya des ouvriers et tous les matériaux nécessaires à la construction de la tombe.

XLI. MORT DE DOMITIEN

Le vénérable Domitien, ce vrai disciple de notre saint père, qui s'était fait louer au coenobion et vaillamment conduit dans la laure, qui avait brillé dans les séjours au désert et, pendant plus de cinquante ans, servi notre saint père, qui avait combattu

avec lui sur la terre et mérité de régner avec lui dans le céleste royaume, qui s'était montré agréable aux yeux de Dieu et digne d'approbation aux yeux des hommes (Rm 14,18), ne quitta plus le lieu où avait été déposé le précieux corps du saint père jusqu'à l'achèvement des six jours (prédits 58.23). Dans la nuit du septième jour, le vénérable Euthyme lui apparaît dans une grande gloire, le visage brillant, et lui dit: «Viens ici, dans la gloire qui t'a été préparée. J'ai supplié le Seigneur Christ, et il m'a accordé que tu sois avec moi.» A ces mots, Domitien entra dans l'église et, lorsqu'il eut raconté sa vision aux pères, il s'endormit en joie.

XXLII. TRANSLATION DS RELIQUES

Le diacre Fidus mit grande hâte à construire la chapelle funéraire, à l'emplacement de la grotte, où, au début, le vénérable Euthyme avait mené la vie de solitude. Il détruisit cette grotte et, en trois mois seulement, construisit une grande et belle chapelle voûtée. Il bâtit au milieu le sépulcre du saint; de chaque côté, il fit préparer des sépulcres pour higoumènes, prêtres et tous autres saints hommes. L'archevêque, qui avait envoyé à l'avance la plaque placée sur le sépulcre ainsi que l'urne d'argent et la barrière qui entourait le monument, descendit à la laure et transféra la précieuse relique au lieu qui avait été préparé. Il la porta de ses propres mains, et, lorsqu'il l'eut déposée et solidement enfermée pour que personne ne pût ouvrir la tombe et enlever la relique, il fit mettre au-dessus la plaque et fit sceller l'urne juste au-dessus de la poitrine du saint. Cette urne, depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, fait jaillir toutes sortes de bienfaits pour ceux qui l'approchent avec foi. La translation des reliques eut lieu le 7 mai. Après cela, ayant célébré la synaxe, l'archevêque emmena avec lui Martyrios et Hélias à la ville sainte, et il les ordonna prêtres de la Sainte-Anastasis.

XLIII. LA LAURE DEVIENT COENOBION

Mais la suite des temps m'invite à rapporter comment la laure du vénérable Euthyme passa au rang de coenobion. Alors que s'achevait la première année après la dormition du vénérable Euthyme, le très pieux empereur Léon mourut (18 janv. 474), laissant pour héritier du trône son petit-fils Léon encore tout enfant. Celui-ci ne lui survécut que quelques mois sur le trône, et son père Zénon lui succéda après sa mort. Alors donc un certain Basiliskos, après s'être, à la manière d'un tyran, emparé du trône – Zénon avait fui en Isaurie (janv. 475) – produit une encyclique contre le concile de Chalcédoine. Puis, la sixième année après la dormition du vénérable Euthyme (21 janv. 478-20 janv. 479), l'archevêque Anastase mourut dans le Christ au début du mois de juillet (478) et l'empereur Zénon, après avoir vaincu Basiliskos, revint sur le trône. A ce moment donc Martyrios, dont j'ai souvent fait mention plus haut, après avoir reçu en succession le trône patriarcal, écrit en toute franchise à l'empereur Zénon et à Acace, archevêque de Constantinople, sur la turbulence des Aposchistes et les révolutions qu'ils avaient causées dans la ville sainte. De fait les Aposchistes qui avaient été laissés dans la ville sainte, avec Gérontios pour archimandrite, s'appuyant sur l'encyclique susdite (62.11), essayaient alors d'obtenir pour eux-mêmes des effets analogues à ce que Théodose avait osé jadis. Le diacre Fidus est alors envoyé à Constantinople avec la lettre de Martyrios. Fidus donc, après avoir reçu la commission du patriarche, descend à Joppé, monte sur un navire qui faisait la traversée jusqu'à Kôrykos et, parvenu à la mer Parthénique, il faillit succomber à un naufrage, sous le couvert de la nuit, son vaisseau ayant été perdu corps et biens. Dieu pourtant, qui voulait qu'il fût sauvé, fit qu'il se saisît d'une planche. Dans cette tribulation donc et ce péril, il se souvint de Dieu et du vénérable Euthyme et les pria en ces termes : «Dieu des puissances, qui rend facile le difficile, délivre-moi, par les prières du pieux Euthyme, de ce péril effrayant et tout à fait terrible.» Puis il dit : «Saint père Euthyme, voici le moment de me secourir. Viens à mon aide, délivre-moi de ce péril.» Comme il parlait ainsi, le vénérable Euthyme lui

apparaît marchant sur les eaux. Fidus fut pris de terreur, mais le vénérable Euthyme lui dit : «N'aie pas peur. Je suis Euthyme le serviteur de Dieu. Sache que ton voyage n'est pas agréable à Dieu. Il n'est d'aucun profit pour la mère des églises (Jérusalem) que tu ailles à présent à Constantinople. Retourne donc et dis à celui qui t'a envoyé : Voici l'ordre du serviteur de Dieu Euthyme. Ne te soucie absolument en rien des Aposchistes. La réunion complète se fera, grâce à Dieu, en ces jours-mêmes et sous ton propre pontificat il n'y aura à Jérusalem qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. Quant à toi, va à ma laure et bâtis un coenobion au lieu où tu as édifié ma sépulture, après avoir détruit jusqu'aux fondements toutes les cellules. Dieu ne veut pas qu'il y ait une laure en ce lieu-là, il a résolu que la laure y devienne plutôt un coenobion.» A ces paroles, Fidus promit au saint d'agir ainsi. Il ne savait pas que ce qui se passait par le pouvoir du saint était la réalité même, il croyait avoir une vision. Le vénérable Euthyme le recouvrit de son manteau et le congédia en paix. Or Fidus fut enlevé dans les airs à la manière, je pense, d'Habacuc et, comme en un clin d'oeil, il se trouva sur le rivage et à la ville sainte dans un état de totale inconscience. Il entra chez lui, se dépouilla du manteau donné par le ciel dont il avait été revêtu, met ses propres vêtements. Alors le manteau disparaît, il revient à soi et dit : «En vérité, je sais maintenant que c'est le Seigneur qui m'a envoyé son saint et qui m'a tiré d'une mort amère.» Cependant, comme il avait raconté la chose à sa mère, qui était bonne chrétienne, et qu'il l'avait entendue dire : «Ce que tu as promis au saint, fais-le sans retard», il entra chez l'archevêque et lui décrivit tout à la suite son aventure. Celui-ci fut dans l'étonnement et lui dit : «Oui vraiment, le vénérable Euthyme fut un prophète du Seigneur. Car cela, il nous l'avait prédit à tous avant de mourir dans le Christ. Va donc là-bas pour la construction du coenobion, tu trouveras en moi aussi un collaborateur en toutes choses.» Fidus prit donc un ingénieur, une foule d'ouvriers et de matériaux, et il descendit à la laure. Il bâtit un coenobion, l'entoura de murs et le fortifia. De l'ancienne église il fit un réfectoire, il bâtit au-dessus la nouvelle église, il construisit aussi à l'intérieur du coenobion une tour à la fois très solide et très belle, et dans le même temps il arriva à faire installer au milieu du coenobion le cimetière.

Je vais essayer de décrire le site du coenobion, qui est beau à voir à cause de l'excellente égalisation du terrain, et propice à la vie ascétique des moines à cause du caractère bien tempéré et modéré du climat. Il y a donc une toute petite colline ceinte à l'est et à l'ouest de deux minuscules vallons qui se vont joindre et s'unissent au midi. Vers le nord, une plaine extrêmement plaisante se déploie sur environ trois stades. Au nord de cette plaine, un ravin tombe à pic à peu près du flanc même oriental de la vénérable colline de la sainte Ascension de notre Dieu Christ. C'est dans cette plaine que s'érige la tour et se dresse la porterie du coenobion. Tout ce lieu est empreint de douceur et absolument admirable, car, comme on l'a dit, il jouit d'une température moyenne. Il est plus chaud que les endroits glacés, plus frais que les brûlants; davantage, il est plus sec que les endroits trop humides et il a plus d'humidité que ceux qui sont tout arides.

XLIV. CONSÉCRATION DU MONASTÈRE

Grâce à l'abondance de main-d'oeuvre et à la hâte des ouvriers, la construction du coenobion avec tous ses apprêts fut achevée seulement trois ans. Les pères voulaient que la dédicace de l'église du coenobion eût lieu au jour même où la précieuse relique de notre saint père avait été transférée et déposée dans la nouvelle chapelle funéraire. Mais ils étaient dans l'angoisse, car ils n'avaient point d'eau. Les pluies en effet avaient été rares dans ce désert, la citerne n'avait pas reçu d'eau et, le mois de mai étant venu, on ne s'attendait plus à une chute d'eau, avec vraisemblance, puisque c'est à peine si en hiver ce désert en reçoit, comme le savent ceux qui en ont acquis longue expérience. Aussi, tombés dans un grand embarras, l'higoumène Hélias et le diacre Fidus firent dire à abba Longin, higoumène du monastère du bas, et à abba Paulos, higoumène du monastère de Martyrios,

d'envoyer les chevaux de ces deux monastères, «afin que, avec les chevaux de notre couvent, ils nous apportent de l'eau de la source de Pharon». Tout était prêt pour la sortie des chevaux cette nuit-même après l'appel de la simandre. Or, dans la nuit, le vénérable Euthyme apparaît au bienheureux Hélias et lui dit : «Que font-là ces chevaux aujourd'hui ?» Sur sa réponse : «Ils vont Pharan parce que nous n'avons pas d'eau», Euthyme le gourmande en ces termes : «Pourquoi avez-vous négligé de prier Dieu, hommes de peu de foi ? La main du Seigneur ne peut-elle vous donner de l'eau ? Ce Dieu qui, pour un peuple infidèle et murmurant, a fait sortir de l'eau du flanc du roc, qui, pour Samson assoiffé, en a fait jaillir de la mâchoire d'un âne, n'en donnera-t-il pas à vous aussi si vous le demandez ? Oui, je vous le dis, il vous en donnera, si vous le priez avec foi. N'envoyez donc pas les chevaux à l'eau, jetez votre souci aux pieds de Dieu, et aujourd'hui même, avant la troisième heure, vos deux grandes citernes seront remplies.» Hélias se lève, rapporte sa vision au bienheureux Fidus et à tous les autres et renvoie les chevaux à leurs monastères. Quand donc le soleil se fut levé, il monta au ciel un nuage, une forte pluie se répandit autour du monastère et là seulement, avant la troisième heure les deux grandes citernes furent remplies, et aussitôt la pluie cessa. Alors l'archevêque Martyrios, avisé du miracle qui s'était produit, arriva en splendide appareil pour la consécration du monastère. On fit la vigile avec une brillante illumination de cierges et, durant la célébration de la synaxe, on déposa sous l'autel les reliques des saints et victorieux martyrs Tarachos, Probus et Andronique, le 7 mai de la dixième année après la dormition du vénérable Euthyme (mai 482). Après un an écoulé, le diacre Fidus fut ordonné évêque de la ville nommée Dôra.

XLV. RÉUNION AVEC LES APOSCHISTES

Il convient, je pense, de mentionner dans le présent récit la complète réunion des Aposchistes de Jérusalem, afin de montrer clairement que ce qu'avait dit en mer le vénérable Euthyme (63.20 ss.) s'est accompli vers le même temps. L'archevêque Martyrios avait cru à la vision qu'avait eue Fidus en mer et à la promesse du vénérable Euthyme, et il s'était débarrassé de toute inquiétude. Or, quelques jours ayant passé, abba Marcianus, dont j'ai fait mention plus haut (49.11), qui avait fondé déjà un coenobion dans le pays avoisinant la sainte Bethléem, mû par une inspiration divine réunit là tous les Aposchistes et leur dit : «Jusques à quand, mes pères, ambitionnerons-nous de déchirer le corps de l'Église, incertains que nous sommes de ce que veut absolument Dieu ? Examinons-nous donc, de peur que, nous figurant suivre la voie royale, nous n'allions sur une terre sans chemin. Ce qu'on se figure sur une chose souvent empêche que la chose soit vraiment. Faisons donc l'épreuve de nous-mêmes, pour voir si nous sommes dans la foi. Nous inspirant de l'exemple des Apôtres (Ac 1,26), jetons les sorts sur le parti des évêques et sur celui des moines. Si le sort tombe sur les moines, restons ce que nous sommes; s'il tombe sur les évêques, unissons-nous à l'Église.» A ce discours, d'un commun accord, ils jetèrent les sorts. Or le sort tomba sur les évêques. Rassurés, ils entrèrent tous, unanimement, dans la ville sainte, s'étant résolus à la réunion avec la sainte Église. L'archevêque les accueillit, et, après avoir ordonné qu'on illuminât la Sainte-Anastasis, il offrit un festin public à tout le peuple des moines et des habitants de la ville, et il y eut grande liesse sur les places de Jérusalem pour la joie de leur réunion. Il ramena à la communion toute la foule des Aposchistes sauf Gérontius l'archimandrite, qui pendant quarante-cinq ans avait gouverné les monastères de la bienheureuse Mélanie, et Romanus le fondateur du monastère près de Thékoa. Ceux-ci, qui avaient persévéré dans leur fol esprit de contention, et qui pour cela avaient été chassés de leurs propres monastères, errèrent çà et là et moururent hors de la communion catholique. Tout cela eut lieu sous le règne de Zénon (474-491).

XLVI. DÉVASTATION DES TENTES

Au temps de l'empereur Anastase (491-518), le quartier des Tentes des Sarrasins qui avait été fondé par notre saint père Euthyme fut dévasté par les barbares. Les principaux des Sarrasins qui demeuraient là allèrent fonder d'autres tentes près du monastère d'abba Martyrios et ils y bâtirent une église. Mais les barbares les attaquèrent de nouveau là aussi, tuèrent les uns, firent prisonniers les autres; le reste se dispersa en plusieurs villages. De fait, il se produisit alors un grand et terrible bouleversement dans cette région, dès là que les barbares faisaient leurs incursions avec impunité.

XLVII. SUR KAISARIOS, LEONTIOS ET NIL

Le bienheureux Hélias, ce bon berger du troupeau d'Euthyme, mourut après avoir gouverné trente-huit ans le monastère et y avoir pratiqué un très grand nombre de vertus. Un certain Syméônios d'Apamée dirigea ensuite trois ans le monastère et, lorsqu'il se fut éteint dans le Christ, c'est un certain Étienne, Arabe de naissance, qui reçut l'higouménat. Il avait pour frère consanguin un nommé Procope, prêtre de l'église de Césarée, à la mort duquel Étienne recueillit tout l'héritage paternel, qu'il adjugea au monastère. Or, au temps d'Étienne, un certain Antiochien nommé Kaisarios, qui avait brillé en diverses charges de la cité, étant venu à la ville sainte et y ayant passé quelque temps, tomba très gravement malade. On l'amena au monastère, et, quand on l'eut frotté de l'huile sacrée du sépulcre du thaumaturge Euthyme, il fut débarrassé soudain de tout son mal. A la suite de ce bienfait, il fit sur l'heure un riche cadeau et promit d'en faire un autre chaque année. Comme il s'en retournait à Antioche, il rendit visite à Tripoli à l'évêque Stéphane. Il lui lit un récit sur le pouvoir charismatique du vénérable Euthyme et sur le bienfait que le saint lui avait accordé. A l'ouïe de la chose un certain Léontios, cousin de l'évêque et son cadet, se sentit tout exalté en esprit, il vint au monastère et y fit son renoncement. Lorsqu'il y eut progressé dans les vertus monastiques, l'évêque Stéphane le rappela et le nomma higoumène du vénérable monastère du saint martyr Léonce; peu de temps après, ayant laissé Léonce comme successeur au trône épiscopal, Stéphane mourut.

XLVIII. SUR LE VOL D'UNE SOMME D'OR

Un certain Nil, prêtre du monastère, avait été envoyé à Antioche pour le cadeau promis par Kaisarios. Sur son passage à Tripoli, comme il avait été reçu chez l'évêque Léonce, il y est ordonné évêque d'Orthôsiâs. Notre père Étienne mourut le 22 janvier (533 ou 535) après avoir achevé la vingt et unième année de son higouménat : il avait accru et enrichi selon ses forces le monastère d'Euthyme et lui avait laissé, sur son héritage paternel, six cents sous d'or en monnaie. Un certain Thomas d'Apamée reçut la charge du troupeau d'Euthyme : il l'avait trouvé florissant, mais l'amointrit. En son temps le très illustre Kaisarios revint au monastère. Comme il avait été invité – par Thomas à un repas et que, au cours du déjeuner, il lui avait entendu dire : «Nous avons dans le diakonikon des parcelles du précieux bois de la très sainte Croix; elles ont été données successivement au monastère par les stavrophylaques Cosmas et Chrysippe; l'higoumène Étienne en a inséré une dans la croix toute d'or et ornée de gemmes qu'il a fait faire pour le monastère». Kaisarios s'écria : «Par le Seigneur, fais-moi la grâce d'adorer ces parcelles et daigne me donner l'une d'entre elles.» L'higoumène le lui promet et, à cette heure même de midi, il l'emmène au diakonikon et ouvre les armoires du trésor après avoir adoré, Kaisarios prit la parcelle. Puis, étant entrés dans la chambre plus intérieure du diakonikon, ils retournèrent au repas. Or un certain Théodote, Galate, employé au service du réfectoire, les servait à table. Comme il passait par le diakonikon en entrant et en ressortant, et que les armoires étaient ouvertes, il vola, dans l'une des armoires, les six cents pièces d'or susdites qui se trouvaient en trois bourses de cuir; sur quoi il continuait à servir à table.

Cependant l'higoumène, qui se disposait à congédier Kaisarios, ferma avec bruit les armoires et, sans savoir ce qui s'était passé, il congédia son hôte après une prière. Le lendemain matin, Théodote, à son lever, fait en colère et crie contre l'higoumène, disant : «Impossible de faire ici son salut, il y a trop de distraction.» Puis, après avoir proféré d'autres insanités, il sort du monastère avec la somme d'or. Comme il montait à Jérusalem, il s'assied en face du monastère d'abba Martyrios (51.20 s.), tire, de l'une des bourses, cinquante pièces, met les trois bourses sous une grande pierre et, ayant marqué l'endroit, entre à Jérusalem. Il loue des chevaux pour Joppé et, après avoir donné des arrhes, retourne chercher la somme. Or, comme il s'était approché de la pierre, un serpent tout à fait effrayant sort de-dessous la pierre, le poursuit et l'empêche ce jour-là. Il revient le lendemain, mais, poursuivi sur une longue distance par le même monstre, il put s'approcher. Le troisième jour, comme il était arrivé près de l'endroit, une sorte de force aérienne immatérielle l'attaque, le frappe comme d'un bâton et le jette à demi-mort sur le chemin. Des gens du Lazarion, survenus sur les lieux, le trouvent gisant, l'emportent la ville sainte et le conduisent à l'hôpital. Comme il y avait passé quelque temps, ses douleurs ne faisant qu'empirer, il voit en songe être à l'air majestueux et saint qui lui dit avec colère : «Tu ne pourras te lever de ce lit avant d'avoir rendu au monastère d'Euthyme la somme que tu as volée.» Il fait alors venir l'hôtelier du monastère et lui confesse son vol. L'higoumène Thomas et son second, Léontios, en furent instruits; ils montèrent à la ville sainte, et, lorsqu'ils eurent entendu de sa bouche que personne ne pouvait s'approcher de l'endroit où était la somme à cause du monstre qui l'habitait, abba Léontios lui dit : «Viens, montre-nous de loin la pierre. Nous n'avons pas peur, nous, de ce serpent.» On le fit asseoir sur une bête et, l'ayant amené à l'endroit, on trouva la somme en sûreté sous la pierre sans que le monstre se fût montré d'aucune façon. Quant à Théodote, il fut absous de sa faute, sans qu'on eût tenu compte de ce qu'il avait dissipé.

Après avoir donc gouverné huit ans le monastère du vénérable Euthyme, Thomas mourut le 25 mars de la cinquième indiction, soixante-dix ans après la dormition du vénérable Euthyme (25 mars 542). Léontios reçut en succession l'higouménat. C'est lui qui m'a reçu, pécheur, dans ce monastère que je vénère.

XLIX. ENTRÉE DE CYRILLE AU MONASTÈRE

Tout ce que donc j'ai entendu dire et appris sur le théophore Euthyme, tout ce que les pères m'ont raconté, je ne l'ai pas tenu caché des fils qui lui viendront dans une autre génération, mais je l'ai rapporté et mis par écrit, pour que ces choses soient transmises aux générations à venir. Mais je juge nécessaire de livrer aussi par écrit les miracles qui, de mon temps même, sont issus de sa tombe et de son mémorial : ceux qui en ont bénéficié et qui les ont vus sont encore en vie. Les miracles, en effet, qui, à la vue de tous, ont jailli de sa tombe méritent, non seulement qu'on les admire, mais qu'on les rappelle car ils persuadent le lecteur d'ajouter foi aussi à ce que j'ai dit de lui.

Comment et quand j'ai été jugé digne d'habiter le monastère, je vais le dire en reprenant les choses dès le principe. La seizième année du présent règne que Dieu conserve, alors que j'avais été déjà inscrit dans l'ordre du clergé, je fis mon renoncement dans le pieux monastère de votre Sainteté, comme vous le savez bien vous-même, ô le meilleur des pères, Géorgios, qui aimez très tendrement vos enfants. Quand j'eus mérité de recevoir, de vos mains, l'habit monastique, je pris congé de vous, avec votre prière et bénédiction, en novembre (543) pour Jérusalem : le prétexte de mon voyage avait été la dédicace qu'on avait faite alors, à Jérusalem, de la nouvelle église de la très glorieuse Marie Mère de Dieu; mais, pour dire la vérité, je brûlais d'habiter le désert. Au moment de quitter la métropole des Scytopolitains, j'avais reçu ce précepte de ma chrétienne mère de ne prendre absolument aucune décision sur les choses qui concernent l'âme sans l'avis et la permission de l'admirable hésychaste Jean l'évêque qui demeurait à la laure du bienheureux Sabas et y brillait de toutes les vertus chères à Dieu, «de peur que, me disait-elle, entraîné dans l'erreur

des origénistes, tu ne perdes, dès le principe, ton ferme point d'appui» (2 Pe 3,17). Moi donc, une fois arrivé à la ville sainte, quand j'eus adoré les vénérables lieux saints ainsi que le bois vivifiant de la très sainte Croix, j'allai chez l'homme inspiré dont j'ai fait mention. Or, bien que je l'eusse entendu me dire : «Si tu veux être sauvé, entre au monastère du grand Euthyme», je descendis à travers le désert vers le Jourdain et, après avoir passé quelque temps chez les pères de là-bas, au mois de juillet (544), étant allé au monastère du vénérable Euthyme j'y fus reçu par Léontios, père du monastère.

L. SUR PAUL

En ces jours-là, on porta au monastère un moine du couvent d'abba Martyrios qui était terriblement importuné par un esprit impur. Il était originaire du village de Tomessos en Cilicie Première et se nommait Paul. On le posa dans la chapelle funéraire près de la tombe de notre saint père Euthyme. Après peu de jours, Euthyme lui apparut au milieu de la nuit et chassa l'esprit impur. Paul se leva, vint à l'église à l'heure de la psalmodie nocturne, et, en notre présence tous, loua Dieu, proclamant le miracle qui venait de s'accomplir à son égard. Ayant appris la guérison, les moines de son coenobion vinrent le chercher. Mais il refusa, et de tout son coeur sortait avec nous pour les travaux du coenobion. Or un jour que nous étions dehors dans le désert à ramasser des *mannouthia*, l'un de nous demanda à Paul comment et pourquoi il avait été atteint de ce mal, et de quelle manière il avait été guéri. Puisant confiance dans l'affection qu'il nous portait, il nous fit librement ce récit : «On m'avait confié un office au coenobion. Je pris donc les clés au saint autel et, toute crainte de Dieu chassée, tantôt détournais pour moi-même ceci, tantôt dissipais cela, sans scrupule, oubliant que tout ce qui appartient aux monastères et aux autres maisons de Dieu a été consacré à Dieu, puisque cela provient des offrandes. Mon office achevé, je remis les clés au saint autel. Je fus alors invité par quelques frères à un repas et, après avoir bu du vin tout mon soûl, j'allai me coucher. Or aussitôt il me vint des pensées impures et, comme elles me trouvaient acquiescent, elles me troublèrent violemment l'esprit : bref, j'étais dans le même état que s'il y avait eu là une femme et que j'eusse couché avec elle. Comme donc, sous l'action de telles pensées, je m'accouplais en imagination, soudain, dit-il, je vois l'influence du démon qui s'avance contre moi comme une nuée obscure. Elle m'enténébre l'esprit et je demeurai ainsi plusieurs jours victime des corrections et des tortures du démon. Voyant que le démon s'enhardissait contre moi de jour en jour, les moines du coenobion m'amènèrent ici. On me pose, dit-il, tout proche du saint tombeau et aussitôt, revenu à moi-même, je prie avec larmes le saint père de me délivrer du démon qui m'afflige et de me purifier de ses atteintes. La nuit donc où vous m'avez vu louer Dieu à l'église, environ la cinquième heure de la nuit, je priais avec larmes et gémissements, et j'entre comme en extase, j'ai une vision, c'était comme si j'étais en un lieu plein de gloire et redoutable, dont on ne saurait décrire la gloire, il me semblait avoir sur la tête une cuculle de laine noire qui, selon le mot de l'Écriture (Mc 15,17; Jn 19,5), était un instrument épineux avec des crins qui me piquaient brutalement et me causaient d'horribles tortures. J'ouvris la bouche et dis : *Aie pitié de moi, saint père Euthyme, et délivre-moi du tourment qui m'accable*. Aussitôt je vois le saint resplendissant de lumière, blanc de poil, de la taille d'un nain, avec une longue barbe, le visage rond, les yeux porteurs de joie, vêtu d'un manteau tirant sur le noir plus court que le colobium, tenant de la main un bâton. Il me dit : *Pourquoi m'importuner ? Que veux-tu que je te fasse ?* Quand je lui eus dit avec crainte : *Aie pitié de moi, je t'en supplie*, il me répond l'air sévère : *Es-tu convaincu maintenant que rien ne peut échapper à Dieu ? Tes souffrances t'ont-elles appris quel grand crime c'est de se montrer indélicat dans le service du Christ et de se conduire à la légère au monastère ? Es-tu pleinement conscient maintenant que tous les biens des monastères sont sacrés en tant que provenant des offrandes ? Sache-le donc, de même que les bienfaiteurs d'un monastère, pour avoir fait leur offrande à Dieu,*

*touchent de Dieu leur salaire, de même ceux qui mésusent des dons offerts à Dieu, parce qu'ils font tort à Dieu, sont justement corrigés par lui. Si ce fameux Ananias et sa femme, pour avoir détourné à leur profit une part des biens qu'ils avaient offerts à la communauté, ont été l'objet d'une si terrible condamnation et ont été frappés de mort à cause de leur vol, quel pardon obtiendra-t-il, celui qui détourne pour lui-même une offrande venue d'autrui ? Toutefois, si tu me donnes ta parole de ne plus léser ce qui appartient au monastère, si tu te gardes de ces imaginations impures d'accouplement, Dieu écoutera ta supplique et te guérira. Il aime les hommes, il ne veut pas la mort du pécheur, il préfère que le pécheur vive et se convertisse. Ce mal t'est venu parce que, ayant reçu en charge l'administration d'objets sacrés, tu n'as pas gardé pour Dieu ce qu'on t'avait confié, mais t'es livré à l'avarice quand tu as détourné à ton profit quelque part des biens dont tu avais la charge, à la vaine gloire quand tu as dissipé sans crainte ce qui est à Dieu, à la luxure quand tu t'es laissé souiller par des pensées impures. De là vient que, abandonné de la grâce de Dieu, tu as été si fort agité par la malignité d'une vague énorme, au point de succomber au naufrage, victime d'un terrible démon. A ce discours, dit-il, je lui donnai ma parole de ne plus jamais léser le monastère ou quelque autre maison de prière. Alors, avec un frémissement de colère, le saint se saisit de la cuculle noire et, l'arracha avec peine de ma tête. Elle m'apparut dans sa main comme un petit Éthiopien dont les regards lançaient du feu. Et, ayant baissé les yeux, je vois à terre devant lui un gouffre extrêmement profond et épouvantable; c'est dans ce gouffre que le saint précipita l'Éthiopien. Puis, tourné vers moi, il me dit : *Vois, tu as été guéri. Ne pêche plus, mais veille sur toi-même, de peur qu'il ne t'arrive un malheur pire* (Jn 5,14). Revenu à moi je rendis grâces à Dieu, et, de ce moment, il ne s'approcha plus de moi aucun mal.» A l'ouïe de ce récit de Paul, nous glorifiâmes Dieu et fûmes émerveillés de la grâce du thaumaturge père Euthyme.*

LI. SUR LE SARRASIN

A environ deux stades du monastère du vénérable Euthyme il y a deux grandes citernes creusées, dit-on, jadis par les Amorrhéens. Plus tard le vénérable Euthyme, lorsqu'il était en vie, les avait restaurées : il avait fait mettre une porte à l'une d'entre elles pour qu'elle servît aux pères de la laure, et il avait abandonné l'autre, pour un temps déterminé, aux Sarrasins qu'il avait baptisés. Au temps dont je parle, comme il y avait eu pénurie d'eau, nous avions la citerne du monastère. Or les deux phylarques des Sarrasins alliés aux Romains, Aréthas et Asovadès, se livraient alors une guerre implacable et, comme on était dans le trouble, les barbares dispersés dans ce désert commettaient une foule de crimes, comme on le sait généralement. Un jour donc que nous étions assis devant la porterie, soudain arrivent deux des barbares avec un Sarrasin chrétien nommé Thalabas, un rejeton des Sarrasins jadis baptisés par le vénérable Euthyme; ils amenaient un autre barbare terriblement possédé du démon. Thalabas nous dit : «Ces gens-là étaient venus abreuver leurs chamelles, et, quand ils trouvèrent fermée la citerne du monastère, celui-ci, dans un mouvement de brutalité, a pris une grande pierre et brisé la porte. Il ne l'avait pas plus tôt brisée que, frappé par un démon, il tombe et reste sur le sol à se déchirer. Je passais par là, dit-il, et, quand j'eus appris la cause de cet accident, je leur dis : *Portez-le au monastère du saint, et sachez et voyez qu'on ne peut léser un objet de son monastère sans que la faute soit connue.*» A l'ouïe de ce discours de Thalabas, nous emportâmes le malade à la chapelle funéraire et le posâmes près de la tombe du saint père. Quand il fut demeuré là quelque temps, le saint le délivra de l'influence du démon et l'éclaira spirituellement. Nous sûmes en effet que peu de jours après il fut gratifié du saint baptême.

LII. SUR LA NIÈCE DE THALABTIS

Ce Thalabas surnommé, qui vivait au Lazarion, amena au monastère la fille de son frère qui était importunée par un esprit impur. Il resta trois jours auprès d'elle, la frottant chaque jour de l'huile de la tombe de notre saint père Euthyme. Le troisième jour, elle fut prise de convulsions, puis entra en convalescence et fut complètement guérie. Thalabas la reprit et s'en retourna avec joie chez lui.

LIII. SUR LE FILS D'ARGOB

Un autre Sarrasin nommé Argob, issu du même lieu-dit, avait un fils qui paissait des moutons dans le désert. Saisi par un démon, celui-ci invoqua, avec un grand cri, saint Euthyme. Il avait tout le visage contorsionné par l'esprit malin. On le porta au monastère et le posa près de la tombe du père thaumaturge. Au bout de peu de jours, il fut délivré du démon et se rétablit quant à la contorsion de son visage.

LIV. SUR LA FEMME DE BÉTABOUDISSAI

Une femme du village de Bétaboudissaï, étant assise dans la maison de son mari à l'heure de midi, fut frappée par un démon très cruel et demeura épileptique durant sept mois. Cette intolérable maladie de sa femme attristait et désolait le mari. Quand il eut entendu parler du saint, il l'amena au monastère. Comme nulle femme n'entre à l'intérieur, celle-ci resta trois jours et trois nuits devant le monastère, jeûnant et priant continuellement. Chaque soir elle recevait de l'huile sacrée de la tombe du saint et elle buvait le liquide de sa lampe jamais éteinte. Et ainsi elle fut délivrée de son démon. La troisième nuit le saint lui apparut et lui dit : «Vois, tu es guérie. Rentre dans ta maison.» Depuis lors elle revient fidèlement chaque année au monastère, remerciant Dieu et le saint, baisant le seuil du portail et offrant en reconnaissance un repas de fête aux pères du monastère.

LV. SUR PROCOPE

Il y a au monastère un frère originaire de Galatie nommé Procope. Celui-ci, depuis bien des années, avait un esprit malin qui se tenait caché en lui, ne cessant de le terrifier et le maltraitant de plusieurs autres manières, comme il nous le raconta lui-même. Au moment donc où, reçu au monastère, il se fut prosterné devant le sépulcre du saint, la présence de cet esprit fut démontrée, il fut contraint de paraître au jour, et Procope, à la vue de tous, fut pris de convulsions. Il était jeté fréquemment à terre, sa langue était liée, il ne pouvait plus nous parler : s'il y était tout à fait forcé, il s'exprimait dans la langue des Galates. Mais pourquoi m'étendre ? Celui-là aussi, le saint le guérit, il chassa le démon et brisa le lien qui retenait la langue. Ce frère, jusqu'à ce jour, demeure au monastère, où il se distingue par sa tempérance et sa patience jointe à une entière gravité, où d'un mot il porte selon ses forces le joug du Christ.

LVI. SUR L'ÉTRANGER

Un jour que nous étions assis à laver du *malóas*, nous voyons un étranger chassé vers le portail, dans un grand bruit strident, par un esprit très féroce. Arrivé au monastère il criait, disant, ce sont ses propres termes : «Qu'y a-t-il entre toi et moi, serviteur de Dieu Euthyme ? Où me tires-tu ? Je ne sortirai pas.» Et ainsi, le démon le jeta à terre devant le portail. Nous nous levâmes, et à grand peine, avec le portier nommé Babybas, nous pûmes, usant de contrainte, mener cet homme à la chapelle funéraire, tandis qu'il criait et disait : «Pourquoi m'emportez-vous vers mon rival ? Pourquoi me tirez-vous vers mon ennemi ? Pourquoi m'entraînez-vous vers

celui qui me brûle ? O violence ! Je n'irai pas avec vous. Je sors, je ne veux pas rester.» Et ainsi, cet étranger qu'à grande fatigue nous avons fait descendre, de nouveau le démon le jette à terre, sur la tombe du saint, en sorte qu'il y demeura sans voix jusqu'au soir. Le lendemain il se leva et mangea, ayant tous ses esprits et parlant avec sens, entièrement délivré de toute influence du démon. Comme nous lui demandions : «Comment es-tu venu ici et pourquoi criais-tu hier ?», il répondit : «Je ne sais ce que vous voulez dire, ni comment je suis venu ici.» A cette réponse, nous glorifiâmes Dieu qui donne gloire à ceux qui l'aiment.

LVII. SUR ROMANOS

Il y avait au monastère un prêtre nommé Achthabios, issu du village de Bétakabeïs sis à douze milles de Gaza, qui avait vécu quarante-cinq ans au monastère et s'y était montré sans faute aucune dans l'accomplissement des commandements du Seigneur. Cet abba Achthabios donc a, dans le village susdit, un frère consanguin nommé Romanus. Or un homme, possédé d'une envie satanique, cherchait à s'emparer des biens de Romanus. Comme il avait échoué dans son dessein, fou de rage contre Romanus, il va à Eleuthéropolis et, brûlant de tuer l'homme, s'adresse à un sorcier. Celui-ci, après avoir reçu la forte somme, fit usage de ses incantations diaboliques. Alors Romanus était sorti dans son champ avec quelques ouvriers, il y fut pris de torpeur. On le ramena chez lui, la maladie peu à peu empira, une hydropisie brisa ses forces, et, après quelques jours, il fut condamné par les médecins. Tandis que ses proches l'assistaient en pleurant, ayant ouvert les yeux, il les pria tous de le quitter; puis il se tourna vers le mur comme jadis ce fameux Ezéchias, et fit cette prière : «Dieu des puissances, toi qui as dit : *Quand tu te seras converti et gémiras, alors tu seras sauvé* (Is 30,15), jette les yeux sur moi, indigne, et arrache-moi au malheur qui m'accable.» Puis de nouveau il dit : «Saint père Euthyme, aie pitié de moi et demande à Dieu qu'il me délivre de cette maladie très amère.» Comme il avait fait cette prière et d'autres pareilles, il entre en extase et voit un moine au poil tout blanc qui lui dit : «Que veux-tu que je te fasse ?» Pris de frayeur et de joie, il dit : «Qui es-tu, maître ?» Le moine lui dit : «Je suis Euthyme, que tu viens d'appeler avec foi. N'aie pas peur, mais montre-moi ce dont tu souffres.» Il lui montra son ventre. Alors, ayant joint les doigts tout droits, l'être qui lui était apparu lui ouvre le ventre comme avec un glaive, en tire une lamelle d'étain portant de certains caractères, et la pose devant lui sur une tablette. Puis, lui ayant massé le ventre de la main, il efface l'ouverture, le guérit et lui dit : «Cela t'est arrivé parce que, depuis bien des jours, ni tu n'es allé à l'église, ni tu ne t'es approché des saints mystères; c'est pourquoi tu as été opprimé. Quelqu'un en effet est allé à Eleuthéropolis et a loué contre toi des démons. Et comme tu négligeais ton salut, ils ont eu pouvoir contre toi. Voici donc que Dieu a eu pitié de toi. Ne néglige plus tes prières.» Sur ces mots, il disparut. Romanus revint à lui et aussitôt, s'étant levé, il se déchargea le ventre de tout ce qui causait la maladie. Puis, revenu à la santé, il appela ses proches et leur raconta tout le détail de sa vision. A la vue d'un si grand et si soudain changement, ceux-ci glorifièrent Dieu qui accorde de tels charismes aux saints. Cependant Romanus, les ayant pris avec lui, se rendit au monastère, et, après s'être prosterné devant la tombe du thaumaturge père Euthyme, il raconta tout cela au bienheureux Achthabios, à l'higoumène, et à nous tous. Et ainsi, lorsqu'il eut proclamé le miracle, il s'en retourna chez lui. Au jour anniversaire du miracle, il offre un festin public dans ce village, faisant mémoire de la grâce qui lui était venue par l'entremise du théophore Euthyme.

LVIII. SUR LES VILLAGEOIS DE PHARAN

A dix stades de la laure de Pharon, il y a, vers l'est, un village nommé Pharan, d'où, je pense, la laure aussi a reçu son nom. Un homme originaire de ce village, nommé Cyriaque, qui avait un troupeau paissant au désert, prit aussi, d'un certain

pauvre du même village, dix moutons pour qu'ils fussent en pâture avec son propre troupeau : ils s'étaient entendus d'avance par un accord. Une année ayant passé, ce pauvre, pressé par une dette, voulut vendre ses moutons, mais Cyriaque ne lui fournit que huit bêtes au lieu des dix. L'autre lui dit avoir livré dix moutons, Cyriaque le nia. Comme ils se disputaient donc et se querellaient, certains villageois, qu'ils avaient choisis pour arbitres, leur proposèrent un serment pour dirimer leur querelle.

Cyriaque accepta de jurer, mais le pauvre demanda que le serment eût lieu au sépulcre de saint Euthyme. Ils prirent donc jour. Or, comme ils se rendaient au monastère, lorsqu'ils furent arrivés à la route royale qui descend de Jérusalem à Jéricho, selon le récit que fit plus tard celui qui reçut le serment, le monastère s'étant montré aux yeux, le pauvre, voyant que l'autre allait se livrer à un parjure, pris d'hésitation lui dit : «Allons, rentrons, frère. Voici, j'ai été pleinement convaincu pendant le temps que nous avons fait route pour arriver jusqu'ici.» L'autre refusa de rentrer. Ils atteignirent donc le monastère, le misérable jura sur la tombe du vénérable et ressortit du monastère sans éprouver aucun mal. Il pensait échapper au regard de Dieu, ou plutôt, comme il avait lui-même oublié Dieu, en véritable insensé il se disait en son coeur : «Il n'y a pas de Dieu» (Ps 13,1). Un jour ayant passé, la seconde nuit, à la sixième heure, alors qu'il était couché seul dans sa maison, réveillé et vaquant à de vaines pensées, il voit soudain la porte de la maison s'ouvrir d'elle-même et entrer un moine âgé, resplendissant de lumière et illuminant la maison, accompagné de cinq moines plus jeunes, et tenant en main un bâton. Ce vieillard lui dit d'une voix sévère, avec un regard terrible : «Dis-moi, homme perdu sans espoir, qu'es-tu allé faire au monastère d'Euthyme ?» Comme il restait bouche close ne trouvant rien pour excuse, le saint dit aux plus jeunes : «Soulevez-le.» Aussitôt, l'ayant saisi, ils le tinrent, à quatre, les membres étendus. Le vieillard donne alors au cinquième le bâton qu'il avait en mains et demande : «Bats-le et dis : Non, parjure, non, fraudeur, ne méprise pas la longanimité de Dieu.» Quand il eut été longtemps battu et torturé, le saint dit à celui qui battait : «C'est assez.» Puis, l'ayant saisi par les cheveux, il lui dit : «Sais-tu maintenant, impie, que Dieu rend à chacun ce qu'il mérite ? Voici, cette nuit-même, nous te redemanderons ta vie, et ce que tu as enlevé par fraude, pour qui cela sera-t-il ? (Lc 12,20). Puis donc que tu as méprisé la patience et la longanimité, de Dieu, tu t'es ramassé ce trésor de colère (Rm 2,4-5), afin que, par ton exemple, tous apprennent à ne frauder personne et à ne se prêter absolument à aucun serment, même si ce serment doit être véridique.» Sur quoi, ils le quittèrent. L'homme, saisi de frayeur, s'écria : «Au nom de Dieu, ayez pitié de moi.» Ses voisins se rassemblèrent et, à l'ouïe de ce qui lui était arrivé, à la vue de son dos tuméfié par les coups, ils furent pris d'une grande crainte. Il suppliait qu'on le portât au monastère, avouant avoir gravement péché contre ce saint lieu. Ils le mirent donc sur un âne entre deux sacs de paille, l'amenèrent au monastère, et, nous racontant tout ce qui était arrivé, ils nous montrèrent les plaies de son dos, et nous vîmes que son dos était comme après une flagellation à nerfs de boeuf. Ce spectacle saisit de crainte les gens du monastère et, depuis lors, autant qu'il est en eux, ils ne laissent personne exiger ou prêter serment sur la tombe du saint père. Ces villageois passèrent un jour au monastère. Puis, comme ils ne pouvaient le coucher à terre dans la chapelle funéraire, car, atteint de coliques, il rendait du sang et vomissait fréquemment par la bouche, ils le reprirent à demi mort et s'en allèrent. Il mourut le lendemain, ayant servi d'exemple à ceux qui veulent se parjurer.

LIX. SUR LE VOLEUR DE L'URNE

En ces jours-là, il vint au monastère un voyageur étranger, qui fut reçu avec bonté à la maison des hôtes. Vers le milieu de la nuit, il descendit à la chapelle funéraire, descella l'urne d'argent de notre père thaumaturge, l'emporta et sortit cette nuit même en même temps que les chevaux du monastère. Procope, qui avait été récemment guéri par le saint et à qui l'on avait confié l'office de portier, étant sorti de bon matin, trouva le voleur de l'urne immobilisé comme un cippe et de quelque façon

cloué au sol devant le monastère. Lorsqu'il eut appris la cause de son immobilité, il l'amena au monastère. L'étranger nous fit cette confession : «J'ai marché de long en large environ trente milles et à la fin, totalement brisé, je n'ai pu franchir les confins du monastère.» Nous reprîmes donc l'urne, tout en admirant la puissance et la longanimité de notre père thaumaturge. Quant à l'homme, après l'avoir muni d'un viatique, car il était indigent, nous le congédiâmes.

LX. COMMENT ET QUAND A ÉTÉ COMPOSÉ LE PRÉSENT LIVRE

J'ai choisi entre beaucoup et mis par écrit ces quelques faits que j'ai vus de mes propres yeux, et je les ai joints à ce que j'avais appris par oui-dire et rédigé sur le comportement de notre père durant sa vie, pour que mes lecteurs et votre Sainteté connaissent la puissance de la grâce divine attachée à la tombe d'Euthyme et se rendent compte que les miracles accomplis après la mort du saint témoignent en faveur de l'éclat de ses vertus quand il vécut. Car ce n'est pas seulement durant sa vie en chair que, dans la société des hommes, il faisait des miracles, mais encore, après sa mort même, alors qu'il a été mêlé aux anges, il accomplit parmi nous de grands prodiges, et, bien que jouissant d'un sort meilleur, il ne nous a pas quittés, mais nous continue ses soins et ses sollicitudes en nous assistant mieux qu'avant. C'est pourquoi moi aussi, son indigne esclave, qui très souvent ai joui de ses bienfaits en mon âme et mon corps, l'esprit frappé de stupeur à la vue des libéralités qui jaillissent de sa tombe, je me suis dit : «Comment donc ce saint Euthyme a-t-il passé le temps de sa vie terrestre, par quelles vertus a-t-il plu à Dieu, pour avoir obtenu une telle grâce divine ?» De là me vint un très brûlant désir d'être informé de son comportement et de sa conduite durant sa vie, et de les décrire. J'interrogeai avec soin les pères théophores les plus anciens de ce désert, qui avaient été exactement instruits par tradition des faits de la vie du vénérable Euthyme, qui avaient été les contemporains et les compagnons de lutte de l'illustre Sabas, et tout ce que j'ai pu apprendre et recueillir de chacun d'eux, non seulement les vertus et les miracles du vénérable Euthyme mais encore des miscellanées sur le comportement et la conduite de saint Sabas, je l'ai noté, sur de multiples feuilles, en des récits sans ordre et tout mêlés. Quelque temps ayant passé, comme le cinquième concile oecuménique s'était réuni à Constantinople (553) et avait anathématisé les doctrines d'Origène et de Nestorius, les premiers habitants de la Nouvelle Laure se firent les défenseurs de l'hérésie d'Origène, se séparèrent de la communion catholique et furent chassés de la Nouvelle Laure. Après leur retraite, des pères orthodoxes, tant de la Laure du bienheureux Sabas que d'autres monastères purs et irréprochables, furent envoyés coloniser la Nouvelle Laure (févr. 555). C'est alors que, ayant quitté mon coenobion sur l'avis et la permission de l'admirable Jean, l'évêque et hésychaste, je vins habiter la Nouvelle Laure, ayant avec moi les feuilles écrites sur Euthyme et Sabas. Et, quand j'eus reçu l'ordre de votre Sainteté, qui avait entendu parler des dites feuilles, de mettre en bon ordre les faits principaux qu'elles contenaient, en un style et avec la composition convenables, et de les lui envoyer, je passai environ deux ans dans cette Nouvelle Laure à vivre dans le silence, sans me laisser distraire un moment de méditer sur ces feuilles. Je ne savais comment commencer mon ouvrage, car j'étais sans expérience, je n'avais nullement passé par la culture profane, je n'avais pas la pratique des Saints Livres, j'étais lent à trouver mes moyens d'expression. Mais le Dieu des merveilles, qui nous a implanté une langue à tous, qui tire d'embarras les embarrassés, qui aplanit les affaires difficiles, qui rend claire la voix des enroutés, a produit une sorte de miracle en faveur aussi de mon infirmité, grâce à Euthyme et à Sabas ses serviteurs, alors que déjà, par l'indigence de mon vocabulaire et de mon style, je songeais à laisser là les feuilles, sauf que je ne cessais de prier et supplier d'un cœur brûlant. Un jour que j'étais assis sur mon siège accoutumé et tenais en mains les feuilles, vers la deuxième heure du jour, je fus pris de sommeil et je vois m'apparaître les saints pères Euthyme et Sabas dans le costume d'une sainte majesté qui leur était habituel. Et j'entendis saint Sabas dire au vénérable Euthyme : «Voici

donc Cyrille. Il tient en mains ses notes sur toi, il montre le zèle le plus chaud, et cependant, après tant de peines et de fatigues, il ne peut trouver de commencement à son ouvrage.» Le vénérable Euthyme lui répondit : «Comment en effet pourra-t-il commencer ce livre sur moi, alors qu'il n'a pas encore reçu la grâce du style convenable pour ouvrir la bouche et parler (Eph 6,19) ?» Saint Sabas ayant dit : «Donne-lui cette grâce, père», le vénérable Euthyme acquiesce, tire de son sein un alabastré d'argent et une sonde, plonge la sonde dans l'alabastré et m'en humecte trois fois la bouche. Le liquide injecté par la sonde avait l'aspect de l'huile, sa saveur était plus douce que miel et vraiment une manifestation de la parole divine. «Comme sont doux à la gorge tes oracles! Plus doux que miel à ma bouche» (Ps 118,103), au point que, une fois réveillé par l'effet de cette douceur indicible, j'avais encore sur les lèvres et la bouche ce parfum et cette suavité spirituelle. Aussitôt je commençai d'écrire le prélude du présent ouvrage. Et ainsi, par une telle grâce, j'allai jusqu'au bout de mon récit de la vie du vénérable Euthyme et m'empressai, appuyé sur la dite grâce, d'accomplir ma promesse, pour décrire ensuite, en un second discours, le comportement et la conduite du citoyen du ciel Sabas. Je leur demande à tous deux, en plus de la grâce qu'ils m'ont donnée, d'intercéder aussi pour moi, de prier que me soit accordée propitiation de mes fautes, pour que, pécheur et misérable, et ici-bas et au jour de la future Résurrection, je sois conservé sans souillure, et que j'obtienne miséricorde devant le tribunal du Christ. A Lui gloire, avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen.